

Enfants de résistant ou de collaborateur : grandir sans père ou mère

Introduction

Plus de soixante ans nous séparent aujourd'hui du début de la Seconde Guerre mondiale. Peu à peu, les témoins s'éteignent. La disparition de cette génération active de la Seconde Guerre mondiale modifie la manière dont l'histoire de la guerre est envisagée. De nouveaux sujets émergent et l'on s'intéresse de plus en plus au vécu des enfants de la guerre, une évolution qui ne s'explique pas seulement par des données générationnelles mais aussi par une perspective plus large qui donne une place différente à l'enfant. Enfants d'hier, adultes et grands-parents d'aujourd'hui, ils ont sur les événements passés un regard particulier, déterminé par leur expérience spécifique. A l'heure où le poids de la guerre continue de peser dans l'actualité, il nous a paru intéressant d'envisager ce passé à travers un angle particulier. Nous avons choisi de rencontrer des enfants de résistants et de collaborateurs dont les parents – le père ou la mère – sont morts des suites de leur engagement¹. Comment ces enfants ont-ils vécu alors et jusqu'à présent l'absence définitive de ce père pour les uns ou de cette mère pour les autres alors que l'on sait que la grande peur de l'enfance, c'est de perdre ses parents, de ne plus les voir revenir ? La mort des parents est, certes, par la force des choses, généralement un événement obligatoire de la vie. Mais comment ces enfants ont-ils vécu la rencontre avec cette mort, survenue de manière anticipée par rapport au cours normal de la vie et dans les circonstances particulièrement dramatiques de la guerre et de ses conséquences ? En quels termes s'expriment-ils par rapport à la notion de deuil impossible ? Se considèrent-ils comme des victimes ou peut-être comme des coupables ? Quelles sont les valeurs qu'à leur tour ils souhaitent transmettre ?

Dans ce dossier, nous présentons une quinzaine de portraits d'hommes et de femmes, aujourd'hui en pleine maturité mais qui ont pour point commun d'avoir vu leur enfance ou leur adolescence bouleversée par la mort d'un parent. Choisir de mêler dans un même dossier des enfants de résistants et de collaborateurs peut à première vue paraître incongru, voire même choquer certains. Aux uns, l'honneur et la gloire d'être le fils ou la fille d'un héros mort pour son pays, sa patrie et/ou du fait de son engagement en faveur de la démocratie; aux autres, la honte et le déshonneur d'être le fils ou la fille d'un traître; d'un

¹ Des recherches antérieures ont déjà été effectuées sur le sujet à l'étranger. Nous renvoyons plus particulièrement à l'ouvrage de Peter SICHROVSKY, *Naître coupable. Naître victime* (traduit de l'allemand par Klaus Schuffels et Alain Brossat, préface de Gilles Perrault), Paris, Maren Sell & Cie, 1987. Ce livre est un recueil de vingt-huit interviews entrecroisées d'enfants de Juifs et d'enfants de nazis allemands et autrichiens.

côté, une douleur socialement acceptable et légitime, de l'autre, un chagrin presque tabou. A y regarder de plus près par contre, il nous est apparu que les uns comme les autres étaient des victimes. Victimes d'une absence, qu'elle ait dû être tue ou, qu'au contraire, elle ait fait l'objet de manifestations publiques d'hommage. Le désarroi, la tristesse de l'absence ou la farouche volonté de surmonter ce destin sont autant de traits qui se sont révélés communs aux uns comme aux autres.

Quels ont été les critères de choix et comment avons-nous procédé pour mener ces interviews ?

Impossible dans le cadre d'un dossier de ce type, de rencontrer des dizaines de personnes. D'entrée de jeu, nous nous sommes donc imposé une limite : l'engagement avait eu pour son auteur la conséquence la plus extrême qui soit : la mort. Mais ce décès devait être lié à la notion d'engagement personnel. Nous n'avons donc pas rencontré d'enfant de soldat mort pendant la campagne des dix-huit jours ou en captivité, ni d'enfant de Juif déporté dans le cadre de la politique d'extermination mais bien une fille de résistants juifs².

Parmi les enfants de collaborateurs interrogés, aucun n'a été élevé par un homme ou une femme muré(e) dans l'idéologie de la collaboration. Nous n'avons donc pas rencontré le culte de la nostalgie. Ce n'est en rien un choix mais plutôt le hasard des rencontres. Le décès du père – il s'agit exclusivement d'hommes dans ce cas de figure – a parfois en quelque sorte 'épargné' certains de ceux que nous avons rencontrés. Un changement de nom ou un patronyme moins connu³ les ont sans doute mieux protégés que si leur père avait réintégré la cellule familiale et repris une vie sociale. Mais là encore, nous ne pouvons nullement prétendre à l'exemplarité. Entre l'expérience d'enfants 'd'anonymes' de la collaboration et celle d'enfants de collaborateurs notoires, il y a toute une marge.

Notre échantillonnage se voulait représentatif de l'ensemble de la population de ces enfants endeuillés. Il ne l'est pas complètement. L'effort important, consacré à le rendre tel, est lui, indicatif de l'état d'esprit actuel face à des événements qui se sont passés il y a plus d'un demi-siècle. Quinze personnes – onze femmes dont deux sœurs, et quatre hommes – se sont prêtées au jeu de l'interview, parfois d'emblée, parfois au terme de longs pourparlers. D'autres ont refusé pour diverses raisons que nous respectons quelles qu'elles soient. A chaque fois, il s'est s'agit d'un entretien unique, d'une durée oscillant entre 1 h. 30 et 3 h. A deux exceptions près, nous ne connaissions pas au préalable les personnes rencontrées. La majorité des entretiens se sont déroulés au domicile des

² Cette problématique spécifique des enfants cachés a déjà donné lieu à plusieurs publications auxquelles nous renvoyons le lecteur. Voir Cl. VEGH, *Je ne lui ai pas dit au revoir. Des enfants de déportés parlent* (Entretiens avec Claudine Vekh, postface de Bruno Bettelheim), Paris, Gallimard, 1979; L. DE ROOSE, *La Mémoire des Enfants juifs cachés pendant la Deuxième Guerre mondiale. Etude de cas : Jamoigne*, ULB, Mémoire de licence en sciences politiques, 1992-1993; V. TEITELBAUM-HIRSCH, *Enfants cachés. Les larmes sous le masque*, Bruxelles, Labor, 1994; M. FRYDMAN, *Le traumatisme de l'enfant caché. Répercussions psychologiques à court et à long termes*, Gerpinnes, Quorum, 1999; S. BRACHFELD, *Ils ont survécu. Le sauvetage des Juifs en Belgique occupée*, Bruxelles, Editions Racine, 2001.

³ Dans son ouvrage *Les enfants de l'épuration*, Pierre Rigoulot raconte que la fille de Léon Degrelle a été abandonnée par son fiancé lorsque la famille de celui-ci a appris son identité. Voir P. RIGOULOT, *Les enfants de l'épuration*, Paris, Plon, 1993, p. 435.

personnes; trois d'entre elles nous ont reçues sur leur lieu de travail. Sur le plan géographique, 5 personnes interviewées habitent aujourd'hui Bruxelles, 2 en Brabant wallon, 1 à Mons, 1 à Liège, 1 à Namur, 3 à Anvers, 2 en Flandre orientale. Certaines de ces personnes étaient très jeunes au moment des faits, d'autres n'appartenaient déjà plus au monde de l'adolescence. A travers ces quatorze itinéraires, nous sommes confrontées à la difficulté des catégories : résistants/collaborateurs, Flamands/Francophones. Parmi les enfants de résistants rencontrés, deux sont issus de familles francophones de Flandre : ils sont Flamands mais de culture française; un autre est la fille d'un collaborateur francophone d'origine flamande, se sentant intellectuellement flamand. Une de nos témoins est à la fois fille de résistante et de collaborateur. A travers ces quelques cas, on se heurte déjà à la difficulté des catégorisations systématiques et définitives.

Tous ces enfants ou grands enfants de l'époque ont vécu des traumatismes. Ces derniers n'ont pas été ressentis avec la même intensité en fonction de l'âge auquel ils ont été vécus et de nombreux autres facteurs tels le degré de proximité avec l'être cher, l'encadrement familial, le regard des autres, la compréhension des faits et l'impression de solitude. Aujourd'hui, les plus âgés sont retraités mais les plus jeunes sont encore de plain-pied dans la vie active. Les premiers ont pu davantage prendre le temps de se retourner sur leur passé que les seconds. L'aînée de nos témoins a 17 ans lorsque la guerre éclate. Lorsque ses parents sont arrêtés, elle est déjà fiancée. Deux mois plus tard, son fiancé est incarcéré à son tour. Au drame des parents emmenés s'ajoute la détresse d'un amour naissant qui ne peut plus s'épanouir. Les deux plus jeunes personnes interviewées ont ce point commun d'être nées en prison d'une mère résistante. Ces nouveaux-nés ont été très rapidement enlevés à leur mère respective pour être confiés aux grands-parents. Dans leurs cas, la détresse n'est pas immédiate pour autant que les substituts parentaux aient joué leur rôle. Entre la perte d'un père ou d'une mère que l'on n'a pas eu le temps de connaître et la perte d'un être que l'on a eu le temps de chérir et avec qui on a partagé de nombreux moments, l'expérience est totalement différente.

Nous tenons à remercier toutes celles et tous ceux qui se sont prêtés à ces interviews. Il n'est en effet pas facile, ni agréable de remuer ce passé qui, quel qu'il fût, a détruit toute une vie de famille et parfois bien plus. Il n'est pas facile non plus de faire confiance et de livrer, pour la première fois dans certains cas, ce récit et les réactions personnelles que l'engagement du père ou de la mère a induites. Pas évident non plus qu'une histoire privée puisse être lue à l'extérieur. Par souci de précision, par respect pour ceux et celles qui nous ont ouvert 'leur jardin secret', nous avons opté pour une relecture par les interviewés de leurs propres dires et pour l'anonymat général. Cette relecture a conduit certains des interviewés à ajouter quelques précisions et à nuancer quelque peu leurs propos. Il va de soi que ces ajouts portent uniquement sur les éléments d'information et non sur l'analyse des témoignages. Le choix de l'anonymat a sans doute permis à d'aucuns de s'exprimer plus librement. Car il y a également la crainte de la réception par les proches, les frères et sœurs qui ont vécu la même détresse, les enfants avec lesquels on n'a pas su ou pas voulu évoquer ces souvenirs difficiles. Paradoxalement, nous avons d'ailleurs parfois eu l'impression que certains parlaient plus volontiers à des 'extérieurs'. Une entrevue qui les soulageait mais qui n'avait pas de lendemain, notre jugement éventuel ne risquant pas de leur être renvoyé au quotidien. Dans les portraits ainsi que dans l'analyse thématique, chacun de nos témoins est désigné par des initiales. La première lettre 'H' ou 'F' indique s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. La deuxième lettre a été choisie de façon arbitraire.

Il était primordial pour nous, comme le dit Cyrulnik⁴, de ne “pas se servir de l’histoire des uns et des autres, du malheur des uns et des autres pour ‘alimenter un discours qu’ils ne reconnaîtraient pas, (...) pour broder du social à notre convenance’”. Important aussi de tenir compte du fait que notre vécu, notre connaissance de l’histoire passée, nous ont fait analyser les événements au travers d’un prisme qui est sans doute bien différent de celui au travers duquel l’histoire a été vécue par l’intéressé(e). L’évolution incessante de notre culture donne à un même événement passé des connotations très diverses. Ce que nous avons recherché, c’est la mesure de l’absence et ses conséquences. Il s’agit là sans doute plus d’un rôle d’écouter que d’historienne. En effet contrairement à la pratique de la critique historique, ici, pas de vérification de sources, de confrontation de témoignages pour tendre au vrai. Les itinéraires présentés sont bien plus analysés au niveau de la perception. Le récit restitué est celui que nous ont livré les hommes et les femmes que nous avons rencontrés. Nous n’avons pas cherché à savoir plus que ce qui nous a été raconté. C’est à travers ces récits incomplets, parfois ou peut-être tronqués ou accommodés que nos témoins se sont forgés leur personnalité. Certains se sont révélés plus que d’autres : cela tient à leur personnalité mais aussi à l’accroche qui se fait ou non avec l’interviewer. Le fait d’être deux nous a paru être un avantage : certains se sentaient manifestement plus en empathie avec l’une qu’avec l’autre et le fait que nous soyons toutes deux des femmes a probablement contribué à façonner les témoignages. Sans doute aussi, nous est-il apparu plus facile d’interviewer des femmes, ce qui explique peut-être leur présence en plus grand nombre dans notre échantillon.

Au sortir de cette série d’interviews, nous nous sentons privilégiées et enrichies par ces rencontres dans ce qu’elles avaient de plus profond. Le regard plein de maturité de ces personnes sur leur passé renforce le poids de leur témoignage. Nous avons été touchées par la spontanéité de leurs récits, par l’humilité de certains témoignages. Nous avons été émues par ces destins, par ces parcours de vie à la recherche d’identité, d’affection, d’oubli ou de défis parfois. Notre regard s’est modifié, nous ne sommes pas sorties indemnes de ces confidences... Peut être avons-nous quelque peu mûri par procuration... Chacune de ces rencontres avait, à sa façon, des moments forts. Nos questions ont parfois suscité des larmes, ont remué, bouleversé. Mais ces rencontres avaient aussi leurs limites. L’interviewer n’est pas non plus neutre sur le plan linguistique. Là aussi, le fait que nous soyons toutes deux francophones doit être signalé. Nous espérons que cela n’a pas modifié l’essentiel – toutes les personnes qui ont été interrogées se sont exprimées dans leur langue maternelle – mais cela a peut-être modifié leurs rapports avec leurs interlocutrices.

Ces interviews ont nécessité de l’empathie pour atteindre une proximité, une intimité vraie, pour éteindre dans certains cas un sentiment de gêne... Gêne de raviver des moments pénibles, gêne de faire remonter à la surface ce qui était enfoui peut-être à tout jamais... Nous avons été attentives à rendre le vocabulaire et le ton utilisés par les interviewés dans le libre récit de leur parcours. Il n’y avait pas de questionnaire préétabli. En effet, les histoires personnelles sont tellement différentes les unes des autres que nous aurions sans doute beaucoup perdu à vouloir circonscrire ou baliser une histoire par des questions précises. Un canevas général a cependant été utile pour ordonner quelque peu les idées qui fusaient dans tous les sens des deux côtés.

⁴ B. CYRULNIK, *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacobs, p. 137.

Certains ont peut-être réécrit mentalement leur histoire pour nous la raconter. Impossible en l'espace d'une rencontre de confronter ce récit construit à une réalité différente. Il nous a dès lors fallu faire 'avec' : avec une vision telle que les témoins ont voulu nous la présenter aujourd'hui, une réalité sans doute différente de celle d'hier, fruit d'une mémoire construite et déconstruite, d'une enfance à jamais marquée par la mort. Comme le souligne Marcel Frydman, dans son étude sur le traumatisme de l'enfant caché, "les chercheurs qui ont étudié les processus mnémoniques ont été amenés à conclure à l'inévitable dégradation des souvenirs et à la précarité du témoignage humain. Ce dernier est rarement conforme à la réalité, même à court terme, mais la déformation croît avec le temps, alors que le sujet reste persuadé de l'exactitude de sa version. Si le souvenir devient quelque peu imprécis, l'individu imagine, fabule ou rationalise pour compenser les carences de la mémoire et/ou pour assurer au récit une certaine cohérence. Enfin, nous savons aussi que le témoignage provoqué à la suite de questions posées par un interviewer a encore moins de valeur que le récit spontané"⁵. Ces réserves n'en confirment pas moins la valeur des témoignages, non pas en tant que reflet d'une réalité objective mais bien en tant que "reflet de la réalité psychique". Les récits que nous ont livrés les personnes interviewées sont en effet des mélanges compliqués. Des reconstructions du passé sur base de ce qu'on leur en a raconté ou tu, de ce qu'elles ont lu ou découvert parfois longtemps après et de souvenirs précis de ce qu'elles ont vécu avec parfois la compréhension de ces faits liée à leur âge au moment de ceux-ci. Personne n'échappe à la réécriture de son propre passé : les réflexions livrées aujourd'hui sur un vécu remontant à l'enfance sont bien évidemment déformées par le prisme du passage à l'âge adulte.

Ces rencontres n'ont pas valeur d'exemple. Elles ne prétendent donc sûrement pas à la moindre exhaustivité ni représentativité. Chaque histoire est unique. Il nous revient d'avoir établi des liens, recherché des convergences.

Entrons à présent dans le vif du sujet en présentant d'abord sous forme de portraits succincts, les grandes lignes de l'histoire personnelle de nos témoins avant d'analyser quelques thèmes-clés de ces récits de vie.

⁵ M. FRYDMAN, *op.cit.*, p. 34-35.

Portraits

Je me protège par l'oubli...

Après quelques rendez-vous annulés, nous rencontrons enfin FP, 57 ans, personnalité publique et femme de pouvoir. Nous sommes d'emblée frappées par son charme et son charisme. Un emploi du temps chargé et des hésitations légitimes ont à plusieurs reprises eu raison de la date fixée. Elle est née en prison au Tir national d'une mère résistante, dénoncée par son amant, ancien prisonnier de droit commun 'acheté' par la Gestapo. Extirpée de prison grâce aux œuvres de la reine Elisabeth, elle est recueillie par sa grand-mère maternelle. A l'âge de deux ans, sa mère réapparaît après avoir été déportée à Ravensbrück et avoir fait un séjour d'un an en Suède pour revalidation. L'accueil de la grand-mère n'est pas enthousiaste face à sa fille, fille-mère et ex-maîtresse d'un traître. Elle est jetée dehors et emporte sa fille. Lors du procès de cet homme, elle se portera partie civile. Condamné, il sera fusillé en 1947. Six ans plus tard, la mère épouse un ancien prisonnier politique plus par arrangement que par amour. Dans ce couple de résistants, d'anciens prisonniers politiques, membres du parti communiste, on ne manque jamais une commémoration. FP n'a pas un intérêt prononcé pour l'histoire de son géniteur, tout ce qu'elle sait c'est qu'il est mort à la guerre. Ce ne peut être qu'un héros... A 16 ans, lors d'une visite chez sa grand-mère, elle apprend que son père est un traître. C'est le début d'une dégringolade jusqu'au jour où sa mère tente de lui expliquer ce qui s'est passé. Commence alors une prise de conscience. Pour répondre au sentiment de culpabilité qui désormais l'habite, FP veut compenser à sa manière le mal qui a été fait. Etudiante et militante communiste, elle se bat pour des causes progressistes : guerre du Vietnam, féminisme, avortement, contraception, égalité sociale... Un mariage de courte durée, une fille à qui elle a transmis une conscience politique et historique au niveau social, et une superbe carrière. FP, qui a le sentiment d'avoir été une victime, ne s'est jamais positionnée comme telle. Elle a su trouver en elle l'énergie pour exister et se battre à travers tout.

Une enfance baignée de tristesse...

Vendredi, fin de journée, nous arrivons dans un quartier bruxellois. FD, 56 ans, psychotérapeute, vient nous ouvrir. Elle nous reçoit dans la pénombre de son salon. Ça et là, quelques bougies allumées, des essences de fleurs qui se consomment et des canapés qui incitent à la confiance. Directement, elle se prête au jeu de l'interview, sans artifice, elle qui a sans doute davantage l'habitude ou d'expérience comme oreille écoutante. Née en mars 1945, elle a trois mois lorsque son père est abattu. Elle n'a donc aucun souvenir conscient de lui. D'origine flamande, il a été parmi les premiers intellectuels en Belgique à s'être intéressé

au communisme, à la Russie. Déçu par le stalinisme, il se tourne alors vers le national-socialisme. Journaliste, il devient critique d'art au Pays réel. En 1944, par crainte d'avoir des ennuis en Belgique, il prend la fuite en Allemagne avec un groupe de Belges, dont son épouse. C'est là que FD naît. Un beau jour, son père est emmené avec d'autres et disparaît. La mère revient en Belgique et s'installe chez sa propre mère, sans nouvelle de son mari. Ce n'est que plus tard qu'elle apprendra qu'il a été tué. Commence alors une enfance empreinte de tristesse dans un milieu familial quasi exclusivement féminin. A dix ans, sa mère l'emmène sur la tombe de son père en Allemagne et l'événement est rendu important. Son adolescence, elle la vit à Bruxelles avec sa mère et ne semble pas préoccupée pendant cette période par son passé familial. De son cursus scolaire, elle garde le souvenir d'avoir été mal dans sa peau. Le seul endroit où elle se réalise, ce sont les mouvements de jeunesse. Elle se marie très jeune (19 ans) dans l'idée de fonder la famille qu'elle estime n'avoir jamais eue. Elle travaille alors comme bibliothécaire. Son premier mariage ne dure pas. Elle rencontre ensuite son deuxième mari. Le couple aura deux enfants. N'ayant pas eu l'occasion d'entamer des études, elle décide de prendre une revanche sur son passé et de suivre des cours du soir pour devenir assistante sociale avec un intérêt prononcé pour la psychologie. Après plusieurs formations complémentaires, elle devient psychothérapeute. Elle nous confie que ce qui lui a le plus manqué a posteriori, c'est un père. Après avoir reconstitué en partie le puzzle de la vie de ce dernier, notamment grâce à son premier beau-père (ancien ami de son père), avoir lu une partie de ses poèmes, elle éprouvera le besoin d'en parler avec certains de ses amis. Actuellement, FD se sent en paix avec son passé en partie reconstitué. Le fait de ne pas avoir questionné en profondeur sa mère ne représente pas pour elle un problème non réglé. A ses enfants, plus que le souvenir du grand-père, elle a voulu transmettre des valeurs primordiales à ses yeux : la tolérance et l'indépendance.

Née à la prison de Düsseldorf en 1943...

FT, anesthésiste et grand-mère de 58 ans encore en activité, accepte de nous recevoir chez elle entre deux rendez-vous. Son histoire est pour le moins touchante. Ses parents, tous deux membres d'un réseau de résistance, sont arrêtés ensemble lors du service funèbre d'un grand-père. Jeunes mariés, ils cachaient dans leur cave un émetteur destiné à transmettre des informations à destination de la Grande-Bretagne. Le père est emprisonné à Saint-Gilles puis transféré à Dachau en octobre 1943. La mère, elle, est incarcérée à la prison de Forest puis transférée à la prison de Düsseldorf pour que l'enfant qu'elle porte, au cas où ce serait un garçon, devienne allemand. Après la naissance sous les bombardements, l'enfant, une fille, est rapatriée en Belgique chez sa grand-mère maternelle. Sa mère est déportée à Ravensbrück où elle décède en 1945. Le père

est libéré et rentre en Belgique la même année. Il découvre sa petite fille de deux ans, terrorisée par ce papa qu'elle n'a jamais vu. A propos de sa mère, le père ne dit rien, tout en ne faisant pas de mystère. Il se remarie quelques années plus tard. D'autres enfants vont naître de cette nouvelle union mais un écart d'âge de 10 ans sépare FT de son premier frère. Elle considère sa belle-mère comme sa propre mère mais se sent en porte-à-faux entre deux générations. Pendant son enfance et son adolescence, elle est ballottée entre divers pays (le père a fait carrière dans la diplomatie), puis elle effectue des études de médecine. Pour elle, 'le passé est une chose qui se digère' même si elle dit ne pas avoir eu besoin d'apaisement. A ses cinq enfants, elle souhaite avoir inculqué des valeurs qui pourraient se résumer comme suit : patriotisme, royalisme et anti-totalitarisme.

Ma force, je la dois à mes parents

Le 25 juin 1942, à six heures du matin, des coups violents sont frappés sur la porte d'entrée... L'histoire de FC commence par ces quelques mots. Jeune couturière habitant la région de Mons avec son père et sa mère, elle distribue la presse clandestine lors de ses livraisons. Ce jour-là, sa vie bascule. Née en 1923, elle a dix-neuf ans et est fiancée quand ses parents, tous deux résistants dans l'Armée secrète, se font arrêter. Sa mère est emmenée directement et son père est cueilli aux chemins de fer, son lieu de travail. FC, dont la maison est perquisitionnée sans succès (le poste émetteur qui se trouve dans le grenier était bien caché), se réfugie chez sa voisine. Deux mois plus tard, son fiancé, également membre de l'AS, est arrêté à son tour. En décembre, son père et sa mère sont transférés en Allemagne sans qu'elle ait réussi à les revoir. Seule consolation, elle parvient néanmoins à communiquer avec sa mère juste avant son départ. A Mons, la vie continue et FC persévère dans son travail à domicile jusqu'au jour où sa maison est détruite par une attaque aérienne américaine. La maison est déblayée par la protection civile (dont un rexiste) qui tombe sur le poste émetteur mais ne la dénonce pas. Habitant chez ses oncle et tante, FC, devenue courrière pour les Partisans armés, brave tous les dangers avec sans doute une certaine inconscience pour effectuer ses missions... Arrive la libération... FC loue une maison "pour y accueillir ses parents qui vont revenir"... Commence alors une longue attente. Sa mère revient la première, puis peu de temps après, son fiancé. Le hasard fait qu'une demi-heure après avoir eu connaissance du retour de son fiancé, elle apprend que son père ne reviendra pas. Ce dernier est décédé à Gross-Rosen. FC se marie et a un fils. Son mari ne veut pas évoquer les souffrances qu'il a endurées. La mère de FC par contre, parle de ce qu'elle a vécu à n'en plus finir. Vivant dans le souvenir de son père, de sa mère et de son mari, FC, toujours pleine d'énergie, continue à être active dans une amicale d'anciens des camps. Elle est retournée dans

le camp où avait été déportée sa mère mais n'a jamais trouvé le courage d'affronter celui où son père est décédé. En fille qui adorait ses parents, elle est fière de leur engagement et leur est reconnaissante de la force qu'ils lui ont inculquée.

Nous étions armés contre cela... mais l'incertitude est la chose la plus difficile à vivre

Un appartement feutré dans un quartier résidentiel bruxellois, une dame célibataire d'une septantaine d'années vient nous ouvrir. Discrète et fière, elle nous livre avec une certaine réserve son histoire et celle de sa famille, des francophones de Flandre. Son père, né en 1896, rallie l'Armée secrète pour chasser l'agresseur. Arrêté en novembre 1942 et envoyé à la prison de Gand, il a sept dossiers à sa charge (il s'occupait aussi de l'évacuation des aviateurs alliés). Se sentant menacé, il avait donné toutes ses consignes à sa famille. Peu de temps après, son épouse est également arrêtée, puis relâchée, FO a alors seize ans. Elle est la cadette d'une famille de trois enfants. Leur univers ne s'effondre pas, ils sont armés contre cela. Il n'y a pas de désarroi, mais une grande tristesse. Ils ne savent pas grand-chose des activités du père qui a toujours tenu à les maintenir à l'écart, hormis le fils aîné qui participera d'ailleurs aux combats de la libération. Après avoir été longtemps dans l'incertitude concernant le sort de leur père, après avoir espéré qu'il allait revenir, ils apprennent en mai 1945 qu'il est décédé en Allemagne. C'est la fin d'une longue et pénible attente et le début d'une tentative de reconstitution du parcours et des conditions de vie du père en Allemagne. L'abbé Froidure, qui l'a côtoyé à Essen, rapportera qu'ils souhaitaient créer un mouvement pour les orphelins à leur sortie des camps. FO témoigne de l'importance de la foi en Dieu qui lui permet de surmonter les événements. L'engagement du père est totalement approuvé, c'est une fierté que la famille porte comme une valeur sacrée et qui l'aide aussi à surmonter son chagrin. Les oncles de FO vont s'occuper de ces trois adolescents et remplir leur rôle de substituts paternels. La famille au sens large en général sera d'ailleurs très présente. FO effectue des études en sciences politiques et sociales et devient inspectrice de homes pour enfants. Jamais elle n'aimera lire des histoires de guerre. Elle se sent très citoyenne du monde, européenne, et ne ressent aucun racisme en elle. Se détournant du culte de la nation, elle se veut porteuse de ce que son père lui a légué : le culte de la liberté et du droit de parole. Ses occupations concrètes en témoignent : membre de l'ACAT (Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture), de Pax Christi,... Pour elle, l'important est de participer à la chose publique et d'aider les autres.

Je reconstruis le réel pour qu'il me soit acceptable

D'emblée, nous découvrons une personnalité forte, sereine, qui veut aller de l'avant de manière constructive. FG est âgée de huit ans quand son père se fait arrêter sur son lieu de travail en juin 1943. Quand ils reviennent à midi de l'école, son frère de 6 ans, sa sœur de 4 ans et elle-même, découvrent leur mère dans un état inhabituel : elle est littéralement effrayée. Les Allemands sont venus perquisitionner mais la mère est parvenue à brûler les papiers compromettants. Journaliste à La Cité nouvelle et fondateur de la JOC, le père se retrouve sans emploi au début de la guerre. Il se reconvertit et devient comptable dans une entreprise de charbonnages. Rapidement, il exerce parallèlement une activité clandestine d'aide à des agents parachutés et aux Juifs. Un jour, c'est le drame. Un agent belge parachuté se fait arrêter sur un tram lors d'une rafle et donne aux Allemands l'adresse de tous ceux qui l'ont hébergé. Les enfants, malgré leur jeune âge, sont conscients que leurs parents prennent des risques. Le père incarcéré à Saint-Gilles leur envoie des lettres très tendres et réconfortantes. Mais début 1944, le père (Nacht und Nebel) est déporté en Allemagne. A partir de ce moment-là, la famille ne reçoit plus aucune nouvelle. Commence alors une longue attente dont on ne doute pas de l'issue favorable. La mère parle beaucoup à ses enfants, explique de manière détaillée les raisons de leur engagement de couple. Il se situe dans la droite ligne de leur choix de vie, c'est l'idée de la fidélité à soi-même et du service au bien commun. Dans les premiers jours de mai 1945, ils apprennent le décès du père à Dachau. C'est la cassure, on ne parle plus du père, on n'ose plus l'évoquer de peur de faire de la peine à la mère. A partir de ce jour, FG ne jouera plus vraiment à la récréation. Finis les jeux innocents, elle a la sensation d'avoir grandi trop vite. En 1949, la mère se remarie avec un veuf qui vient habiter avec ses enfants sous le même toit. FG a alors 14 ans et tombe sous le charme d'un garçon qui a quelques années de plus qu'elle. En 1955, FG n'a pas vingt ans mais, précoce avant l'âge, elle se marie avec celui qu'elle connaît maintenant depuis six ans. Trois enfants naissent et, à 32 ans, elle qui n'a pas eu le temps de faire des études, se lance dans les sciences politiques et sociales. Nous sommes en 1968. FG éprouve le besoin de mieux comprendre le fonctionnement de la société, elle est convaincue qu'il est possible de la changer. Après ses études, elle travaille pour des revues familiales et son engagement sera constant jusqu'à aujourd'hui (militante du mouvement féministe, dans un planning familial,...). A quarante ans, le deuil de son père n'étant pas fait, elle entame une psychothérapie, étape pour elle indispensable dans sa libération intérieure. En 1995, elle se rend à une deuxième reprise à Dachau, mais cette fois avec sa sœur. Elle éprouve le besoin de démystifier les bâtiments, les chemins du camp. Lors des commémorations et messes d'hommages pour le père, elle a toujours eu l'impression qu'on leur volait leur père, qu'on faisait d'eux des enfants de héros... alors qu'ils avaient d'abord perdu leur papa.

Pendant longtemps, j'ai cru que j'étais malheureuse... Mais d'avoir un secret, je me sentais supérieure...

Née en 1941 à Bruxelles, cadette de trois enfants, FI semble sereine et mélancolique à la fois. Elle présente son père, comme issu d'un milieu simple. Enfant naturel, son intelligence et la volonté de sa mère le mènent à un niveau d'études inespéré. Romaniste, il se retrouve dans l'entourage de Degrelle et devient journaliste au Pays réel auquel il livre nombre de contributions théoriques. En septembre 1944, se sentant menacé, il décide de partir en emmenant sa famille en Allemagne. Là, c'est la vie dans la clandestinité jusqu'au jour où il décide de se livrer. Emprisonné, il est condamné à mort et fusillé en février 1946. FI se souvient de ses visites dans le quartier des condamnés à mort. Petite fille de quatre ans, elle trouvait cette démarche tout à fait naturelle. Hébergée chez sa grand-mère paternelle, elle est alors tenue à l'écart de ce qui se passe : on veut la protéger, on ne lui dit rien, on ne fait pas trop attention à elle... Un sentiment de grande tristesse en découle. De son père, ce sont des souvenirs doux qui prédominent, ceux d'un être aimant, très tendre pour ses enfants mais quelque peu idéaliste.

Les trois enfants comprennent vite qu'il ne faut jamais parler de la mort de leur père à l'extérieur : il faut cacher ce qui s'est passé même si dans la famille, le père est perçu comme un innocent, entre saint et martyr. Sa condamnation est injuste... il n'avait pas de sang sur les mains. Aucun sentiment de revanche, cependant, n'est cultivé par la mère : la page pourra être tournée pour les enfants, c'est ce qu'elle recherche avant tout.

Quelques années plus tard, la mère se remarie avec un homme de nulle part, de sept ans son cadet et qui, en prime, n'est pas du tout un intellectuel. Même si les choses ont positivement évolué depuis lors, à ce moment, c'est le choc pour l'entourage familial. Arrivée à l'âge des études supérieures, FI marche dans les traces de son père. On attend beaucoup d'elle à l'université car c'est la fille de 'X' qui lui, était si brillant, et le poids est lourd à porter...

Mariée, elle a trois enfants et ce n'est que tardivement qu'elle leur parle de leur grand-père. Sa fille lui reprochera d'ailleurs d'en avoir fait un secret de famille. Mais elle-même n'avait-elle pas attendu ses 15 ans pour apprendre par hasard que son père était né d'une fille-mère. A 34 ans, elle entame une psychothérapie mais continue à ne jamais parler de son père. D'avoir pu vivre avec un secret de cette nature, aussi dramatique, lui donne un sentiment de supériorité, de confiance en elle. L'analyse lui révèle qu'elle est plus forte qu'elle ne le croyait...

Le sentiment prédominant pour FI est la compassion pour le destin de son père. Elle pense qu'il s'est lourdement trompé, a été happé par un milieu, un courant de pensée, mais éprouve beaucoup d'amour pour lui. Sa mère quant à elle aura toujours attendu le miracle... à savoir que quelqu'un lui dise que son mari avait été un homme formidable...

Une lettre qui bouleverse le cours d'une vie

Une petite maison de campagne et une vieille dame, toutes deux pleines de charme. FW a 75 ans ⁶. Quand son père est arrêté en août 1942 (pour un 'simple interrogatoire'), elle a 14 ans et est la deuxième d'une famille de six enfants appartenant à la noblesse, pratiquante et très patriotique. Résistant – il était membre d'un groupe chargé de constituer et de surveiller des dépôts d'armes en Flandre –, il est secrètement déporté en Allemagne (Nacht und Nebel) où il est fusillé en juin 1944. De février 1943 à septembre 1945, la famille n'a aucune nouvelle et la mère nourrit des espoirs fous de retour. En effet, son nom ne figure pas avec ceux des autres guillotins arrêtés le même jour, dans le cadre de la même affaire. Dans un premier temps, FW n'en souffre pas vraiment, elle n'en prendra conscience qu'au fur et à mesure. Capitaine commandant de l'armée belge, son père était très absent. Il n'aimait pas trop les enfants et était terriblement moqueur à son égard et vis-à-vis de sa difficulté à se mouvoir. Souffrant de tuberculose osseuse, FW va passer le plus clair de sa jeunesse à subir des traitements dont elle ne guérira d'ailleurs jamais. Elle se sent mal aimée par ce père. Après l'annonce de sa mort, la mère de FW ne parvient plus à parler de lui, elle garde jalousement ses souvenirs. Elle a trop souffert de sa disparition et puis, de toute façon, l'éducation donnée ne permet pas que l'on s'épanche et que l'on étale ses sentiments. Après quelque temps, la mère ne supporte plus la Belgique et part rejoindre un de ses fils au Congo. FW, jeune fille, reste seule, sa famille est dispersée mais elle ne veut pas partir à l'étranger. Elle entame des études de psychologie à l'université, qu'elle n'achève pas, souffrant trop de l'abandon, de la solitude et déçue par le caractère trop technique de ses études. Ce qui l'intéresse alors, c'est davantage ce qui a trait à la psychanalyse. Changeant d'orientation, elle effectue un régendat (elle enseignera pendant une trentaine d'années). A 18 ans, époque où elle a envie de se fixer, elle cherche de l'affection, à fonder un foyer. A ses yeux, l'homme idéal, celui dont elle est en quête sans jamais le rencontrer, doit en réalité être un substitut de son père. Elle construit donc sa vie en solitaire, forte de la foi qu'elle est seule à avoir gardée dans la famille, et fragile quand elle repense à son père qu'elle imagine "toujours triste, malade et différent, une douleur inconsolée le séparant de sa famille". Au fond d'elle-même, elle est révoltée du silence qui entoure la fin de la vie de son père et elle espère toujours secrètement que sa dernière lettre, sa lettre d'adieu puisse être un jour retrouvée... Et l'incroyable arrive... 47 ans après sa rédaction, la fameuse lettre est retrouvée dans des archives russes et on la lui fait parvenir. Et là, plus extraordinaire encore, le contenu de cette missive bouleverse le cours de sa vie. Elle y découvre le sens donné par son père au sacrifice de sa vie. Ce message, elle veut dès lors

⁶ FW est décédée peu après nous avoir accordé une interview et nous avoir confié un volume dédié à la mémoire de son père.

le transmettre à sa famille et elle s'attelle à la rédaction d'une monographie familiale. Le devoir accompli, elle se sent apaisée. Lorsque nous l'avons rencontrée, FW débordait d'énergie. Elle est décédée quelques semaines plus tard.

Héritier de mots d'espoir et de tendresse

HD naît en 1929, quatrième enfant d'une famille bruxelloise, catholique pratiquante. Son père est fonctionnaire dans une banque. Le 7 Juillet 1942, au petit matin, le père est arrêté à son domicile par les Allemands. Très discret sur ses activités clandestines (il appartient au groupe Zéro), c'est un grand patriote qui a un sentiment de la justice et du devoir très poussé. Emprisonné dans un premier temps à Saint-Gilles, il correspond avec sa famille pour la rassurer, convaincu (ou voulant convaincre) aussi que la guerre allait se terminer dans le "bon sens". Ces lettres témoignent d'une grande affection pour les siens, d'un grand souci des autres en général, d'un courage à toute épreuve. Transféré en Allemagne fin 1942, il est conduit à Bonn où il passe en jugement. Condamné pour "avoir prêté assistance à l'ennemi et porté préjudice à la force militaire du Reich, pour avoir communiqué des renseignements à l'ennemi ou à son profit", il est guillotiné le 15 octobre 1943 à Cologne. Moins d'un mois plus tard, son épouse décède d'une tuberculose pulmonaire et, sept mois plus tard, une des trois sœurs de HD s'éteint des suites d'une affection hématologique maligne. Toutes deux s'en iront sans savoir que leur mari et père les a précédées. Le jour de l'arrestation de son père, HD, âgé de 13 ans, est remis à l'école dès l'après-midi et puis très rapidement, par souci de le préserver, est tenu à l'écart de ce qui arrive. Après le décès de sa mère, il est pris en charge par son oncle et sa tante (la sœur de son père). C'est à un retour de week-end scout qu'il apprend le décès de son père, il a alors 16 ans. On lui annonce la nouvelle en lui disant "que son père n'a de toute façon pas souffert". Sa tante s'emploiera à garder le souvenir de son frère très vivant, une grande affection les liait tous les deux. La banque financera une partie de ses études et, durant de nombreuses années encore, le salaire du père leur sera versé. HD effectue des études d'ingénieur. Il rencontre sa future épouse alors qu'il n'a que 18 ans. Elle est issue d'un milieu très conservateur, leurs pères respectifs étaient amis. De ce premier mariage naissent trois enfants. Après un certain temps de vie commune, le couple se sépare. HD se rend compte qu'au travers de cette union, il avait surtout cherché à créer un nouveau foyer avec l'espoir de retrouver la douceur et la tendresse de celui dans lequel il avait vécu. Ce besoin est d'autant plus fort, que depuis son adolescence, il a été d'abord en internat, puis en 'kot', se retrouvant le week-end soit chez son oncle et sa tante, soit chez ses sœurs. Le hasard fait que lors d'un voyage d'affaires, le premier vers l'Allemagne, il atterrit à Cologne. Il en profite pour aller visiter la prison où son père a été incarcéré.

Il attendra quarante ans avant de se décider à remuer tout ce passé et à essayer de reconstituer les derniers mois de la vie de son père. Aujourd'hui, c'est un homme qui a le sentiment d'avoir "bouclé la boucle" hormis cette dernière lettre du condamné à mort qu'il espérerait tant retrouver.

En 1993, à la date anniversaire de la mort de son père, HD, accompagné de toute sa famille, va déposer une rose sur le lieu commémoratif de ceux qui ont été exécutés à Cologne.

La vie ne l'a pas épargné mais les bases de l'éducation qu'il avait reçue pendant son enfance et le début de son adolescence ainsi que son caractère en ont fait quelqu'un sachant affronter les choses de la vie, sachant aller de l'avant. Le souvenir de ce père proche et engagé, tendre et volontaire, l'a rendu fort et serein.

Je ne comprends pas l'acharnement, après tant d'années

HB est né en 1937 à Louvain. Il est l'aîné de quatre enfants. Il est issu d'une famille de la classe moyenne. Son père, fils de boucher, avait commencé des études de prêtre au Petit séminaire puis avait opté pour les langues et était devenu docteur en philologie germanique. Professeur dans diverses écoles en Belgique avant et au début de la guerre, il sera engagé en 1942 pour donner cours dans des écoles pour cadres de la SS à Bensberg et à Berlin-Spandau en Allemagne. Puis il travaillera pour l'Einsatzstab Rosenberg, d'abord dans les bureaux de la Gestapo à l'Avenue Louise, par après en Allemagne. Il a choisi ce camp par conviction politique, par croyance. HB le voit comme un flamingant fanatique et radical. En 1944, c'est le départ de toute la famille pour l'Allemagne. Le père poursuit son travail pour l'Einsatzstab dans les locaux de l'université de Prague et les trois aînés sont intégrés dans une école sur place. La guerre terminée, ils tentent de rentrer en Belgique, mais sur le chemin du retour, le père se fait arrêter brutalement au Luxembourg. HB a alors 8 ans et se rend bien compte de ce qui se passe, mais ne sait pas grand-chose des activités politiques de son père. Ce dernier pensait bien qu'il aurait des problèmes, mais comme il n'avait pas de sang sur les mains, il comptait s'en tirer sans trop de casse. D'après HB, il ne pensait pas s'être trompé à ce point.

Rentrés en Belgique, la mère s'installe avec ses enfants dans sa famille et garde des contacts avec les milieux de la collaboration qui l'aident à subvenir à ses besoins. Les enfants vont vivre des situations très différentes. Les sœurs, qui parlent en partie encore allemand, sont considérées comme filles de collaborateur avec toutes les difficultés qui s'ensuivent, mais HB, lui, parvient à cacher cet épisode, s'adapte très vite, et ce quasi de manière instinctive.

Commence alors l'époque des visites à la prison, on ne se parle pas, on se passe des morceaux de papier. Le père n'a jamais été très expressif, les liens affectifs ne sont pas très poussés. Sa manière de vivre était spartiate, rigoureuse,

héritage sans doute de son éducation chez les Jésuites. Toute la famille à ce moment-là est optimiste quant à l'issue du procès. Coup de tonnerre, le père de HB est exécuté. Quelques années plus tard, sa mère se met en ménage avec un ancien rexiste.

HB n'a aucun sentiment de honte par rapport à son père, même s'il n'accepte pas le parti qu'il a pris. Il a toujours essayé d'être objectif concernant les activités de son père et ne se sent pas victime de son passé. Très antimilitariste, il sera objecteur de conscience puis entamera une carrière assez diversifiée tournée principalement vers la communication et le social. Marié à une femme issue elle aussi des milieux de la collaboration, ils ont deux enfants, aujourd'hui adultes. Ceux-ci ne sont absolument pas intéressés par ce passé. HB n'a aucun contact avec les milieux de la collaboration, mais est intéressé par cette tranche d'histoire. Cependant, il ne comprend pas, après tant d'années, l'acharnement avec lequel la société et la politique restent focalisées sur ces événements et n'arrivent pas à clôturer ce chapitre. Pour lui, il faut aller de l'avant, se montrer constructif. C'est à l'Etat et au Gouvernement de veiller à ce que tout s'aplanisse définitivement.

Deux sœurs témoignent...

Très jeunes au moment de l'arrestation de leur père (trois ans et dix semaines), les deux sœurs FJ ne se souviennent de rien. Le 27 octobre 1941, ce père de trois enfants, électricien ayant un magasin d'accessoires électriques, est arrêté par les Allemands. Membre d'un mouvement de résistance (Zwarte Hand), il est emmené avec son propre père qui fait également partie de ce mouvement.

L'objet de son activité de résistant, sa famille ne l'apprendra que bien plus tard : il s'occupait des liaisons radio sur un champ d'aviation. La majorité des informations viendront quarante ans après les faits, par des recherches personnelles et via des rencontres. Son épouse à l'époque ne voulait rien savoir. Après l'arrestation, celle-ci reprend le magasin. La vie est dure, la famille attend le retour du père. Celui-ci décède à Wolfenbüttel. Après-guerre, la famille recevra de l'aide (vestimentaire et autre), mais le souvenir qu'en gardent les deux sœurs est vraiment pénible.

M.M. qui a connu leur père les encourage à se rendre dans la prison où il a vécu la fin de sa vie. C'est ce qu'elles feront.

Leur sentiment est que les Allemands d'aujourd'hui ne sont pas ceux d'hier, ils ne savent pas ce qui s'est passé... Même si, à l'époque, le père a lutté contre des idées fascistes, les sœurs essaient actuellement de voter de manière nuancée, c'est leur seule implication au niveau politique. La politique, elles la rejettent.

Pardonner, oui – oublier : non !

Dans les bois avoisinants la maison de HK, un groupe de résistants a caché des armes parachutées de Londres en avril 1944. Les Allemands les découvrent. Le père de HK est emmené à la prison de Gand, HK, dix-huit ans au moment des faits, n'est pas inquiété. Les seules nouvelles que la famille reçoit, sont celles rapportées par le laitier lors de ses livraisons à la prison. Le père transite par divers camps aux Pays-Bas avant d'être envoyé à Neuengamme. En septembre ou octobre 1945, à son retour du travail, HK apprend le décès de son père survenu environ un an auparavant. La mère de HK au courant des activités de son mari parlera peu de celui-ci par souci de refermer une blessure qui sans cela, ne cicatriserait jamais. HK, qui a une sœur de cinq ans son aînée, reprend les affaires de son père, en apprenant sur le tas. Agé de 18-19 ans, il n'a pas eu le temps de parfaire sa formation. Or, la gestion d'une entreprise de fleurs ne s'improvise pas si facilement. Mais la vie continue et il faut faire vivre la famille. La mère tombe rapidement malade et le jeune homme devient adulte plus tôt que prévu. Pour HK, même si dans l'absolu la vie aurait été plus facile si son père n'avait pas fait de résistance, les valeurs qu'il a véhiculées au travers de son engagement sont primordiales. Lui-même quelques années plus tard s'est appliqué à les transmettre à ses deux enfants. La démocratie vaut par dessus tout la peine d'être défendue et la patrie ne doit jamais être scindée, sinon la Belgique ne représenterait plus rien. Il souhaiterait découvrir avec ses enfants le lieu où son père a vécu la fin de sa vie. Eduqué dans la religion catholique, l'histoire et le sort de ceux qui ont lutté contre le communisme sur le Front de l'Est le laissent sceptique. Pour lui, l'homme moyen, le soldat normal allemand était obligé d'obéir à des ordres. C'est pourquoi il se sent la capacité de pardonner ce qui est arrivé à son père mais sous aucun prétexte, il ne voudrait l'oublier.

Un destin familial tragique et traumatisant...

HV est le quatrième d'une famille de cinq. Né en 1939, il est issu d'une famille bourgeoise bien établie. Du côté de sa mère, on est médecin, notaire, dentiste, c'est la haute bourgeoisie anticléricale mais très croyante et proche des milieux daensistes. Il sera fort influencé par ces idées. Son père, lui, est issu de la moyenne bourgeoisie. Il a fait des études de droit et de notariat et est devenu avocat. La vie à la maison est très agréable. La mère joue du piano, peint; les gouvernantes s'occupent des enfants. Ce bien-être est dû au fait que le père, né en 1898, est à l'apogée de sa carrière. A la fin de la guerre, le père, collaborateur notoire, membre d'une commission disciplinaire de la DeVlag, a peur d'être fusillé et prend la fuite. Après un long périple, il se retrouve en Argentine. HV ne le reverra plus vivant. La famille est restée en Belgique. Elle n'échappe pas aux conséquences de l'engagement du père. La maison est pillée. HV est brutalisé. Sa

mère meurt à la fin de la guerre et les enfants sont dispersés. Le père est condamné à 15 ans de prison par contumace. En Argentine, il a refait sa vie et entretient des contacts épistolaires avec ses enfants. Deux d'entre eux le rejoignent. HV, trop jeune, reste en Belgique. Là-bas, le père gère une entreprise de 200 hectares dans des conditions particulièrement précaires et ardues. En 1956, c'est le drame, lui, sa nouvelle épouse et les deux frères aînés d'HV sont assassinés. HV l'apprend par les journaux. Il essayera plus tard de mener l'enquête en allant sur place mais aura beaucoup de peine à briser le mur de silence qui entoure l'affaire.

Tous ceux qui n'ont rien fait, vivent

Femme vulnérable, FM a pourtant accepté de se confier, une démarche dont elle nous dira après l'entrevue, combien elle lui a été salutaire. Née en 1938, FM est placée très tôt, dès 1941-1942. Comme tous les enfants cachés, elle doit apprendre à vivre sous un autre nom, oublier un passé, une famille, une histoire. Ses parents, juifs, sont engagés dans la lutte des Partisans armés. En 1943, sa mère est arrêtée, transite par Saint-Gilles avant d'être déportée à Ravensbrück. A sa fille, on dit qu'elle se trouve à l'hôpital. Son père, qui n'a cessé de braver le danger pour venir embrasser sa fille, est arrêté à son tour en juillet 1944. La libération est marquée par une nouvelle phase. Elle transite de famille en famille avant de se retrouver à Couillet, dans une structure d'accueil de "Solidarité juive". Là, c'est l'attente, mais ce n'est plus la tristesse de la guerre. Un jour, le miracle se produit, sa mère vient lui rendre visite. Certes, la vie en commun, ce n'est pas pour tout de suite mais cette nouvelle attente, ponctuée de visites, a quelque chose de merveilleux. Enfin FM commence une nouvelle vie avec sa mère. Du père, on ne sait toujours rien. De la guerre, la mère ne raconte que des anecdotes amusantes. La nouvelle tant redoutée arrive pourtant. Son père, ce père qu'elle adorait tant, est mort alors que ceux qui n'ont rien fait, eux, vivent. Sa mère ne se remariera pas. C'est à nouveau le début d'une période triste dont FM n'est jamais véritablement sortie. A 18 ans, elle entame des études d'histoire mais, au terme de celles-ci, ne souhaite pas avoir une activité professionnelle qui la confronterait en permanence à la période de la Seconde Guerre mondiale. Elle choisira l'enseignement mais organisera néanmoins dans le cadre de son école une exposition sur la Seconde Guerre mondiale, sa façon à elle d'en parler, en quelque sorte. Sur le plan politique, après s'être initialement engagée dans la jeunesse communiste, elle la quitte rapidement, évoluant vers la droite de l'échiquier politique.

Des témoignages riches en expérience : quelques jalons pour une analyse

Le jour où le destin bascule

Pour la plupart, l'arrestation de l'être cher s'est faite de manière inattendue et parfois traumatisante. En un instant, la vie bascule. Chez FG et FC, le père est arrêté sur son lieu de travail mais très rapidement les Allemands débarquent aux domiciles respectifs pour essayer (sans succès) de trouver des papiers compromettants. On imagine aisément le climat : maison fouillée, meubles saccagés, membres de la famille interrogés sur place voire emmenés. Parfois, l'enfant est présent et assiste à la scène. FC voit ainsi sa mère emmenée tandis qu'elle-même est chassée des lieux par les Allemands. HD est réveillé prématurément par un bruit de moteur dans sa rue habituellement si calme, il devine l'inéluctable "mais ne veut pas encore y croire", se cachant sous la couverture pour un moment que l'on devine interminable. Le temps passe et il se remet même à espérer que ce soit une fausse alerte : malheureusement, les Allemands sont simplement en train de s'assurer que toutes les issues sont surveillées avant de passer à l'acte.

HK lui aussi se souvient : "c'était en juillet 1944. On aurait dit une attaque. Nous habitons une ferme. En un instant, nous nous sommes retrouvés encerclés. Nous avons tous dû mettre les bras en l'air". Il est emmené avec son père. Suite à une dénonciation, les Allemands savent

que des armes sont cachées dans les bois. Les hommes doivent creuser. C'est tout un groupe qui est décapité. Heureusement, HK, pourtant âgé de 18 ans, est relâché.

Même si l'enfant n'est pas témoin direct de l'arrestation, le désespoir n'en est pas moins au rendez-vous. FG apprend l'arrestation de son père à l'heure du déjeuner lorsqu'elle rentre de l'école. Les souvenirs sont précis. La maman, désespérée, apparaît incapable d'atténuer la douleur des enfants.

Quand le père de FW rentre chez lui, il sait que les Allemands sont occupés à fouiller sa maison, mais il craint pour sa famille et se rend.

Le père de FO est arrêté chez un ami médecin; le père de FI, lui se livre de son propre gré⁷. Le père de HB est arrêté sur le chemin du retour vers la Belgique, laissant sa femme et ses enfants seuls pour gérer tous les bagages... Le père de HV fuit à la fin de la guerre sentant que le vent tourne, il laisse sa famille derrière lui...

Tous ces moments de 'première' séparation nous ont été racontés avec beaucoup d'émotion et de précision. Pour la plupart, ce sont les derniers souvenirs physiques et charnels du père, c'est la dernière image vivante laissée, le dernier mot, le dernier regard, le dernier baiser peut-être. C'est

⁷ En réalité, le père de FI a été arrêté mais nous avons respecté le récit de la personne rencontrée.

une étape douloureuse mais qui, au moment des faits, ne revêt sans doute pas encore toute l'ampleur du drame qui se joue... Effectivement, l'espoir d'un prompt retour est présent... le père de FW par exemple est emmené "pour un simple interrogatoire"... La prise de conscience définitive du non-retour arrive bien sûr plus tard, et là, ces derniers moments communs, tant de fois revisités et reconstitués, acquièrent leur véritable dimension. Ils sont sûrement reconstruits avec un souci de fidélité poussé, avec un acharnement à reconstituer dans les moindres détails tout ce qui s'est passé... Et puis rapidement, la vie doit reprendre le dessus, obligeant à grandir trop vite, à quitter l'insouciance de l'enfance. Quand on est enfant de collaborateur et que la guerre est terminée, il n'est souvent pas tenable de rester vivre au même endroit qu'avant. HV vit personnellement les affres de la répression populaire, la maison est pillée, lui-même est frappé. Peu après, sa mère, gravement malade, décède.

Tant pour les familles de collaborateurs que de résistants, quand le père est emmené, c'est le gagne-pain de la famille qui disparaît en même temps. Les conditions de vie deviennent particulièrement difficiles. Des mères se mettent au travail, les enfants sont pris en charge par les grands-parents ou par des parents proches. Mais la vie doit continuer et ce parfois très rapidement. HD est envoyé à l'école par sa mère dès l'après-midi – son père a été arrêté au petit matin –, cette dernière arguant du "sens du devoir" et de l'exemple paternel. Le temps n'est guère laissé aux larmes.

Des familles tentent désespérément de rendre visite au parent arrêté, mais c'est la

plupart du temps, sans succès. Certains, poussés par l'inconscience liée à leur âge tentent des expéditions folles. Ainsi, FC, alors âgée de 19 ans, raconte qu'elle s'est rendue à la *Gestapo* pour recevoir l'autorisation d'aller voir ses parents. Elle y subit un interrogatoire et est menacée de se retrouver elle-même en prison. Elle aura ces mots : "Je m'en fiche, au moins, je verrai mes parents !". D'autres enfin, reçoivent l'autorisation d'avoir des contacts avec leur père, prisonnier. FI rend visite à son père dans le quartier des condamnés à mort et garde de nombreuses lettres écrites par celui-ci pendant cette période. Elle est jeune et ne perçoit pas le caractère dramatique de la situation : pour elle, ce sont des visites dans un endroit un peu curieux. Elle en garde néanmoins un sentiment d'étrangeté et des souvenirs flous qu'elle investira de tristesse, plus tard, quand elle saura... Pour HB, dont le père est en attente de jugement, ce sont aussi des échanges de lettres, des visites à la prison "mais on ne se parle pas, on se passe des morceaux de papier". La famille prie beaucoup dans l'attente d'une issue favorable au procès; le père n'a pas de sang sur les mains. Le père de HD envoie de nombreuses lettres à son épouse, à sa sœur. Il s'inquiète du sort de l'un, de l'autre, remercie pour tout ce que son entourage fait en son absence pour sa famille. Jamais celle-ci n'aura l'autorisation d'aller le voir. Pour lui et pour son fils, la guerre allait se terminer dans le bon sens, ils n'en ont jamais douté... Chez FW, c'est la mère qui a des contacts avec son mari. Elle aura l'occasion de le voir, de lui faire parvenir du linge et des vivres pendant un certain temps. De son côté, le père écrit en secret sur des feuilles de papier à cigarette qu'il cache, jusqu'au jour où

toute communication est coupée. Mais ces contacts sont plutôt rares. Dans plusieurs cas, le départ en Allemagne marque la fin des contacts. Cette période sans aucune nouvelle est, on s'en doute, vécue de façon particulièrement douloureuse par les familles qui vivent dans la détresse absolue mais s'accrochent à l'adage "pas de nouvelles, bonnes nouvelles". Bien souvent, l'arrestation est, comme nous l'avons souligné plus haut, synonyme de rupture définitive.

L'annonce du décès ou du non-retour ou la nouvelle tant redoutée

Comment et dans quelles circonstances avez-vous été informé(e) du décès de votre père ou de votre mère ? Telle est en substance la question que nous avons posée à nos témoins. Sans surprise, pour les enfants de résistant(e)s, la période qui débute à la Libération nourrit de grands espoirs. Pour les enfants de collaborateurs, c'est un univers qui s'effondre mais, compte tenu de leur âge, tous nos témoins n'ont évidemment pas la même perception de la gravité des événements. Ce moment terrible est vécu de diverses manières chez les personnes que nous avons interviewées. Cette annonce est souvent tardive par rapport au moment réel du décès et le chagrin n'est pas toujours immédiatement au rendez-vous. L'absence était déjà parfois si longue, depuis si longtemps déjà, plus aucune nouvelle n'était parvenue à la famille. Le père de HD est arrêté le 7 juillet 1942 et transféré en Allemagne cinq mois plus

tard. A partir de là, sa famille ne reçoit plus la moindre nouvelle. Le 6 juin 1945, les proches sont informés du décès : le condamné – prisonnier *Nacht und Nebel* – a été guillotiné le 15 octobre 1943. Là où les enfants de résistants peuvent montrer leur chagrin, les enfants de collaborateurs doivent le cacher. C'est le boulet des émotions non exprimées. Ce refoulement sera vécu très diversement. Une douleur que l'on peut partager est par essence plus facile à surmonter qu'une douleur que l'on doit enfouir au fond de soi.

En général, quand le père et/ou la mère est/sont arrêté(e)(s), aucun membre de la famille ne peut, ne veut s'imaginer qu'il ne reviendra pas. Ce sentiment est exprimé à la fois dans des familles de collaborateurs et de résistants... FC loue une nouvelle maison (l'ancienne a été détruite par un bombardement aérien) dans l'attente du retour de ses parents. Seule sa mère reviendra. Tant que l'espoir du retour subsiste, la mère de FW parle de son mari avec ses enfants. Après l'annonce tardive de la mort⁸, la mère se mure dans le silence. Pour la fille, ce silence au quotidien, c'est en quelque sorte le prolongement de l'entreprise *Nacht und Nebel* qui a condamné son père de son vivant et qui le condamne une fois encore au-delà de la mort. Au deuil impossible imposé par les Allemands – le nom du père ne figurait par exemple pas sur le registre de la paroisse du lieu de décès contrairement à la situation des autres prisonniers guillotines – se substituait un silence, une douleur inconsolée. Même vécu chez FG qui, jusqu'au décès de sa

8 Le père est mort depuis un an et trois mois lorsque la famille reçoit enfin une lettre de l'aumônier de la prison révélant la mort par fusillade.

mère en 1993, estime que cette dernière “n’a jamais assez parlé de tout cela”. Là, la situation est tout en contraste : avant l’annonce du décès, la mère explique et détaille les motivations et la nature de l’engagement. Après, c’est la cassure : “c’était trop pénible, on ne parlait plus aussi librement”. Seule la mère de HK est d’emblée persuadée de l’issue fatale de l’arrestation, que l’on ne reverra plus son mari.

La perception de la gravité de l’annonce est, comme nous le disions plus haut, également fonction de l’âge du témoin à ce moment.

Il y a tout d’abord tous ces enfants trop jeunes au moment des faits. FT n’a aucun souvenir de sa séparation d’avec sa mère. Elle a deux ans lors du retour de camp de son père. Elle ne l’a jamais vu et est surtout très effrayée de faire pour la première fois connaissance avec celui-ci, elle qui a toujours vécu chez sa grand-mère. FP a trois ans quand son père est fusillé en 1947, elle ne s’en rend absolument pas compte. Jusqu’à ses 16 ans, elle se contentera du simple fait qu’il est mort à la guerre et ne saura même pas que sa mère avait été témoin à charge lors du procès de son père. La mère de FD ne sait pas que son mari a été sommairement fusillé dans un champ en juin 1945. Un ami sur place lui avait conseillé de ne pas aller voir “là-bas” ce qui c’était passé. Est-ce là que le père de FD a été abattu ? Aujourd’hui, elle l’imagine en se disant qu’à l’époque, on n’avait pas encore mesuré l’importance du fait de voir le corps pour pouvoir accomplir un travail de deuil. Lorsque la mère revient en Belgique avec sa fille, son mari n’a que “disparu” – “maman est restée dans le doute pendant quelques années” – tant et si bien qu’elle envisage

d’attendre son retour pour savoir s’il faut faire baptiser leur fille. En 1948, l’enfant est baptisée.

Il y a ensuite tous ces enfants en âge de comprendre ce que cela signifie, mais trop jeunes quand même pour réaliser l’ampleur de ce vide définitif. Quand on annonce à FW que son père a été fusillé, elle n’en souffre pas vraiment. Ce n’est que petit à petit qu’elle va prendre conscience de toutes les conséquences que cela entraîne. HB dit qu’il n’a pas éprouvé de véritable chagrin à la mort de son père : “Papa était déjà parti depuis si longtemps”. Cette mort, il la vit bien sûr comme un malheur personnel mais dont il tient à relativiser le poids : “A ce moment-là, tout était si dramatique. Aujourd’hui, on isole l’événement mais, à l’époque, à Anvers, il y avait beaucoup de gens confrontés à un lourd chagrin”.

Une constante cependant pour la plupart des enfants de résistants assez grands au moment des faits pour en avoir la conscience, est le regret formulé de la manière suivante : “Je ne lui ai pas dit au revoir”... un sentiment très douloureux et ‘incurable’. C’est un regret que rien ne peut effacer, c’est la frustration viscérale du dernier message d’amour manqué.

Et, il y a enfin ces adolescents et jeunes adultes qui, de par leur âge, ne peuvent échapper à l’ampleur de la nouvelle même si parfois leur entourage tente de les épargner. HD a 16 ans quand on lui apprend au retour d’un week-end scout que son père est décédé. Entre-temps sa mère est morte suite à une longue maladie et il habite chez la sœur de son père. L’annonce est très dure à encaisser même si on tente de le rassurer en lui disant que

son père n'a pas souffert. Il apprendra le jour de l'hommage public rendu à son père à l'occasion du rapatriement de son corps, que celui-ci a été décapité à la hache ⁹.

FG et sa famille apprennent le décès du père via des amis. Leur récit de la fin de la vie du père de FG est rigoureux, précis. Le tuteur des enfants veut qu'ils sachent. Savoir que leur père a tant souffert ajoute au cataclysme de la séparation. La vérité est à ce prix. L'annonce du décès du père de FC est terriblement dramatique. Sa mère vient de revenir de camp, elle est malade, très affaiblie. On lui annonce que son fiancé est sur la route du retour et moins d'une demi-heure plus tard, elle apprend que son père, lui, ne reviendra pas. Elle retire en vitesse le drapeau mis en l'honneur du retour de son fiancé mais n'ose pas dire à sa mère que son mari ne reviendra plus. Ce sont le médecin et le prêtre qui l'annoncent. Le fiancé qui a vu le père dans les camps ne peut pas croire qu'il est décédé. Ce mélange de joie et de tristesse simultanée est très dur à gérer.

FO apprend que son père est mort via une cousine infirmière de la Croix-Rouge qui a recueilli l'information auprès de prisonniers qui rentraient. La famille a de la peine à croire la nouvelle et espère toujours. Les démarches pour savoir avec certitude que le père est vraiment décédé dans un camp vont être longues et pénibles. Or, sans cette certitude, pas de travail de deuil possible. Le père a disparu sans repère précis. FM attend, elle aussi, longtemps que son père revienne. Avec sa

mère, jamais elle ne se dit "papa ne reviendra pas".

Le travail de deuil des personnes interviewées s'est effectué à différents niveaux. L'âge qu'elles avaient à l'époque mais aussi le lien affectif qui les reliait avec la personne disparue ont en partie modulé les sentiments ressentis. L'aptitude à dépasser ce deuil est, elle, fortement liée à la qualité de l'entourage affectif de l'enfant après le traumatisme. Nous y reviendrons.

Les substituts

Nous avons voulu voir si, à la mort du père (ou de la mère), une personne avait, complètement ou en partie, repris volontairement le rôle du parent manquant ou si l'enfant de son côté avait recherché ce substitut. En effet, l'enfant qui se retrouve orphelin de père ou de mère éprouve le besoin de nouveaux repères. Comment va-t-il construire son identité dans une cellule familiale différente ? Ces substituts peuvent agir à visage découvert ou discrètement, dans l'ombre. Souvent, ce sont les grands-parents qui ont été le premier recours, la première porte à laquelle on allait frapper. Ceci surtout si le parent survivant était lui aussi un homme ou une femme engagé(e). Mais on ne peut pas dire qu'ils aient pris la place du père ou de la mère absent(e). Ils ont plutôt joué à fond le jeu de grands-parents. On imagine aussi pourtant aisément la difficulté de certaines situations. Lorsque FP, encore bébé, se retrouve chez sa grand-mère dans l'attente que sa mère déportée revienne, la

⁹ En réalité, le père de HD n'a pas été décapité mais guillotiné. HD ne prendra connaissance de ce fait qu'ultérieurement.

grand-mère sait, elle, que cette enfant est la fille d'un traître. Elle ne manquera pas d'exprimer sa désapprobation à sa fille à son retour : fille-mère d'une bâtarde dont le père est un traître. Un destin terrible. Des années que FI passe chez sa grand-mère, elle garde le souvenir heureux d'une petite enfance choyée. Pour la grand-mère, cette présence lui permet d'oublier le destin tragique de son fils, ce fils qu'elle a élevé seule et qui, esprit brillant, s'est 'égaré' avant de se fourvoyer dans la collaboration. Pas facile dès lors pour FI de quitter cette grand-mère lorsque sa mère reprend ses trois enfants et se remarie.

D'autre part, l'arrestation d'un parent implique un nouveau mode de vie pour la survie de la famille. En effet, comme on l'a déjà souligné plus haut, l'absence du père est spécialement lourde de retombées au niveau financier. Dans plusieurs cas, la mère qui reste seule, doit travailler pour subvenir aux besoins de sa famille. Cette dernière, par la force des choses, est souvent dispersée. FP a vécu une enfance 'nomade' jusqu'à l'âge de dix ans. Elle vivait dans des familles proches de sa mère. Pour le conjoint survivant, l'engagement dans une vie professionnelle est parfois aussi une façon de dépasser le chagrin. Plusieurs parents de témoins se sont notamment remariés, et les enfants le savent, pour assurer un train de vie normal à leur famille. L'amour était sans doute un peu relégué au second plan. C'est le cas de la mère de FP, celui de la mère de FI aussi qui se remarie avec un "homme de nulle part", plus jeune qu'elle. Il n'a pas joué le rôle du père, c'est elle (la mère) qui a tenu les deux rôles. Il a été "le grand fils gentil qui ramenait de l'argent". FG, aussi, perçoit son tuteur comme un

homme de bonne volonté mais plutôt maladroit : "c'était jamais ça". Au travers des interviews, une constante retient notre attention, c'est la place essentielle occupée par les femmes remplissant à la fois le rôle du père et de la mère. Ceux qui se sont essayés à jouer les substituts parentaux, n'ont pas réussi. FD dira de son oncle, à côté de chez qui elle vivait avec sa mère : "Il a été un substitut en partie. Homme assez introverti, doux, sous la coupe de sa femme, il était bon mais ne ressemblait pas à l'idée que je me serais faite de mon père". Le père de FT s'est remarié. Elle, qui n'a jamais connu sa mère, est la seule à considérer la nouvelle épouse dans toute sa légitimité, l'appelant d'ailleurs 'maman' au cours de l'entretien. De sa mère biologique, son père lui a peu parlé, sans que l'on puisse dire si ce silence a vraiment pesé. Il est vrai que celui-ci, engagé dans la diplomatie, est un homme qui, de manière générale, apparaît plutôt réservé, ne communiquant guère ses émotions, un trait dont sa fille a, de toute évidence, en partie hérité. HV et ses quatre frères et sœurs sont dispersés dans trois familles. Cette solution sans doute inévitable les marquera à jamais.

Souvent, ce n'est que bien plus tard, à l'adolescence ou au moment de la quête amoureuse que l'absence du père va peser de tout son poids. La vraie conscience du manque intervient donc plus tardivement. La mort du père a, dans plusieurs cas, signifié le recentrage de la vie autour des femmes que ce soit sous la forme d'une relation privilégiée mère – fille, grand-mère – petite-fille voire à travers trois générations. Ce monde clos, où il n'y a pas vraiment de place pour les hommes, est un univers qui protège.

Le poids du silence

Il y a trois types de silences différents. Celui que le conjoint ou la famille restant(e) entretient pour des raisons diverses à propos du décédé, celui que l'enfant va à son tour entretenir et enfin celui sur lequel on n'a aucune prise parce qu'il est le fruit d'une absence d'information malgré les recherches entreprises. Tous nos témoins ont leur propre histoire. Tous ont voulu un jour ou l'autre en savoir plus sur l'engagement et les circonstances du décès de leur père ou de leur mère. Il y a les petits enfants et certains adolescents à qui on n'a pas tout dit tout de suite. Sans doute à cause de leur âge, dans le souci de les protéger, par pudeur, par crainte de ressasser des choses tristes ou, plus simplement, parce que les adultes, eux non plus, ne savaient pas. Dans plusieurs cas, le silence ne débute véritablement qu'après l'annonce du décès : il y a un avant et un après. FG parle d'une 'cassure', "on ne parlait plus aussi librement, c'était trop pénible". Ce silence de la mère est à son tour intégré par l'enfant, à sa manière : "après la mort de Papa, je n'ai plus joué". Pour HK dont la mère est, elle, décédée cinq ans après la fin de la guerre, le silence apparaît plus facile que la parole. A chaque fois qu'il parle de son père, c'est une blessure qui s'ouvre : "Plus j'en parle, plus j'éprouve de chagrin". La mère de FW ne voulait pas parler de son mari... Elle avait tellement souffert, qu'elle n'était pas capable d'en parler et puis, elle gardait jalousement pour elle les souvenirs qu'elle avait de son mari. FD se souvient "de chuchotements" : "Je suis sûre qu'on parlait de moi et de mon père ... c'était lourd".

Et puis il y a aussi la réaction inverse. Quand la mère de FC revient de camp,

elle parle, parle, n'arrête pas de raconter son histoire et FC aura plus tard des regrets de lui avoir fait remarquer qu'elle racontait toujours la même chose... sans se douter que cela lui faisait le plus grand bien. Mais généralement les adultes ont souvent du mal à évoquer leur détresse et les souffrances passées devant les enfants. Peut-être FC a-t-elle vécu de ce point de vue une expérience différente, liée à son âge. Elle a 22 ans lorsque la guerre se termine et sa mère s'adresse donc à elle comme à une adulte. Plus classique nous semble en revanche être le vécu de FM. A son retour de déportation, sa mère ne lui parle pas de sa souffrance mais raconte son expérience de camp à travers des anecdotes amusantes. Ce n'est que bien plus tard, à la vision d'un film, que la perception bascule et que FM réalise à quel point sa mère a réellement souffert. Elle tente alors d'ouvrir le dialogue avec elle mais jamais sa mère ne s'apitoie sur son sort alors que pourtant le traumatisme est demeuré bien présent et ressortira lorsque son état de santé déclinera.

Il y a aussi ces témoins qui disent que quand ils étaient enfants, voire adolescents, ils ne se préoccupaient pas trop du parent manquant. Jusqu'à l'âge de ses 16 ans, FP a cru qu'elle était la fille d'un homme mort durant la guerre. Née d'une mère résistante, ce père dont elle ignore tout, ne pouvait être que résistant. On imagine dès lors le désespoir d'une adolescente qui apprend de la bouche de sa grand-mère : "Toi, tais-toi, ton père était un traître" sans autre explication. Que faire face à une mère dont on prend soudain conscience qu'elle n'a rien raconté à l'adolescence, cet âge où les pistes se brouillent, où l'on se cherche de nouveaux repères. Comment réagir, lorsque l'univers

rassurant d'un père que l'on croyait résistant bascule et que ce dernier prend soudain les traits d'un collaborateur sordide ? L'adolescente se met à fouiller dans les papiers familiaux mais ne dit toujours rien à sa mère de cette révélation. La révolte gronde, elle se met à faire des bêtises, ne fréquente plus l'école. Finalement sa mère est convoquée dans l'établissement scolaire. Mère et fille se retrouvent dans le bureau du pion. "J'ai quelque chose à te dire", annonce-t-elle à sa fille. C'est là qu'elle raconte toute l'histoire, cette histoire qu'elle-même aurait tant voulu oublier et sans doute n'avoir jamais vécue. Car cette histoire de vie est un véritable cadeau empoisonné. L'adolescente, rebelle et fière, a cette réaction qu'elle se reproche encore aujourd'hui : "Je me suis levée, j'ai dit, je sais tout et je suis partie". Bluff ou mensonge, car elle ne savait pas tout et brûlait de tout savoir. On ne peut qu'imaginer la détresse de cette mère venue presque en confession raconter à sa fille que durant la guerre, elle a été séduite par un homme qui l'a ensuite fait arrêter alors qu'elle était enceinte de lui et a dénoncé tout son réseau. Un ami de la famille, au demeurant grand résistant mais ayant lui-même un frère engagé dans la collaboration, un détail que notre interlocutrice ignore, rencontre la jeune fille et lui parle. Face à ce père qui a fait tant de mal, comment échapper à la culpabilisation ? Mais la culpabilisation a plusieurs visages : elle peut écraser et ensevelir, elle peut au contraire nourrir l'engagement. L'adolescente rebelle qui considère devoir payer pour son père, veut faire le bien pour compenser. C'est le côté militant qui l'emporte et qui nourrit toujours cette femme au tempérament hors du commun.

Le deuxième type de silence est, lui, davantage lié aux enfants de collaborateurs. Ils adoptent très rapidement un comportement que l'on pourrait qualifier d'instinct de survie, considérant que leur meilleure protection, c'est dans le secret qu'ils la trouveront. Pour continuer à vivre normalement, il leur faut se taire sur leur père ou rester vague, ils doivent faire l'impasse sur ce qui est arrivé. Ils se murent dans le secret, se méfient des autres. Parfois, ils le font quasi inconsciemment comme HB pour qui cette attitude devient comme une seconde nature. HV, lui, raconte qu'entre frères et sœurs, on ne parle pas de ces choses-là. Parfois longtemps après, ils osent enfin en parler, quand ils ont acquis la force suffisante pour le faire.

La génération suivante, celle des petits-enfants, ne vit pas l'histoire de la même manière. Soit, elle veut en savoir davantage et pose des questions, soit spontanément les parents ou le grand-parent restant en parlent, et cela sans doute plus facilement que par le passé. La fille de FI, qui a toujours connu sa grand-mère remariée ne se posait évidemment pas de questions au départ. Adolescente, elle a appris que son vrai grand-père avait été fusillé. Elle en veut un peu à sa mère d'en avoir fait un secret de famille et lui fait lire des livres sur ce sujet. FP en parle elle-même à sa fille quand celle-ci a douze ans. "Je ne voulais pas qu'il lui arrive ce qui m'était arrivé [apprendre à 16 ans que son père n'est pas un héros de la guerre mais bien un traître et cela de manière très destructive ndlr]. Ce n'était pas la peine qu'elle en souffre. Cela lui a donné une conscience politique et historique au niveau social. Je lui ai transmis cela". HV, lui, ne disait rien à ses enfants, pensant

que l'histoire de son père deviendrait un fait divers de la collaboration et que, de plus, cela risquait de nuire à leur bonne intégration dans les divers milieux scolaires et sportifs qu'ils côtoyaient. Aujourd'hui, il voit qu'il s'est trompé, que la société n'a pas encore tourné la page. Depuis quelques années, il accorde des interviews à divers journaux et raconte l'histoire dramatique de sa famille. Ses enfants ont réagi en s'insurgeant contre le fait que ce qu'il racontait à la presse, eux l'ignoraient... FG a toujours cru que face à ses enfants, elle devait se montrer forte, ne pas pleurer, sans se rendre compte que les enfants peuvent aussi souffrir de l'impossibilité de leurs parents de faire part de leur détresse. Elle, dont le père a été arrêté lorsqu'elle avait 8 ans, a vu avec soulagement ses enfants atteindre cet âge sans drame et ce sentiment s'est perpétué avec la génération des petits-enfants. Mais elle n'a pas su vraiment parler à ses enfants. Aujourd'hui, par contre, devenue grand-mère, elle parle de son père résistant décédé à ses petits-enfants qui, au cours de leur cursus scolaire, ont choisi de faire des travaux sur la résistance. De même, FT, pourtant murée dans une apparente distance par rapport à ce passé, nous raconte que sa fille – qui porte d'ailleurs le prénom de sa mère décédée à Ravensbrück – a fait un travail en rhétorique sur l'internement des femmes.

Ce silence tacite est parfois lourd de conséquences quelques dizaines d'années plus tard. C'est alors le temps des regrets... Regrets de ne pas avoir mis l'histoire sur papier pour rendre un dernier hommage ou pour que les autres en tirent un enseignement, ou regret de ne pas avoir osé poser les questions au parent restant pour diverses raisons. FD a inlassablement

postposé la perspective d'une discussion avec sa mère, se disant toujours "peut-être un jour, je le lui demanderai". A 80 ans, sa mère a plusieurs accidents vasculaires cérébraux. L'heure de la rencontre ne viendra plus...

Pour certains témoins, c'est à travers l'écriture que peut se libérer ce besoin de communiquer. Arrivé à l'heure de la retraite, HD se décide enfin à ouvrir le lourd dossier de son passé. Il exhume alors lettres, documents officiels et coupures de presse concernant son père résistant, guillotiné à Cologne. Il lui aura fallu quarante ans pour parvenir à lire les premières lignes des lettres que son père, alors détenu, avait adressées à la famille. Après cette lecture difficile et chargée d'émotions, il lui faudra encore trois ans pour arriver à en retranscrire les premiers mots. Il s'interroge sur ce long délai, alignant les mots de "courage tardif", de "pudeur", de "sensibilité personnelle", de difficulté de trouver les mots justes. Derrière cette démarche retardée, il y a aussi sans doute l'espoir fou de retrouver le journal de prison tenu par son père, sa dernière lettre, traces ultimes dont HD espère sans doute inconsciemment qu'elles lui permettraient de tourner la page. Pourquoi dès lors cette volonté de transmettre malgré tout ? C'est une double volonté qui guide la démarche : répondre à la demande des enfants et petits-enfants d'une part, et retrouver ses racines d'autre part. A plusieurs reprises d'ailleurs, cette demande des enfants de nos témoins a été relevée. Pourtant, ces enfants eux-mêmes ont parfois du mal à la formuler. Nous devons à une connaissance commune d'avoir pu rencontrer FI. C'est à travers nous qu'elle a découvert que son fils avait parlé de son grand-père à notre intermé-

diaire et donc que contrairement à l'indifférence affichée en famille, son fils s'intéressait à l'itinéraire de son grand-père.

Et enfin, il y a ce troisième type de silence, celui contre lequel on ne peut rien parce qu'il est indépendant de la volonté des personnes en question. C'est ce silence qui recouvre comme d'un épais manteau de brume les derniers instants, les dernières pensées de l'être cher avant sa mort. C'est la mort qui ne livre aucun secret. Mais parfois, par les plus purs hasards de la vie, il est rompu et a des conséquences extraordinaires... C'est le cas pour FW. Quarante-sept ans après l'exécution de son père, sa dernière lettre, celle du condamné à mort, lui parvient. Elle, qui avait toujours cru que son père ne l'aimait pas, qui avait toujours souffert de ses railleries par rapport à son handicap, qui portait ce poids comme un boulet, apprend que son père a accepté courageusement tout ce qui lui arrivait et qu'il offrait sa souffrance pour que sa fille retrouve l'usage normal de ses jambes. Devant une telle marque d'amour, FW est éblouie, confondue, révoltée aussi du silence dans lequel on a englouti son père. Elle a envie de témoigner de ce qu'il a vécu pour que jamais plus des atrocités pareilles ne se reproduisent et surtout pour que ses descendants sachent quel homme il avait été et quelles facettes extraordinaires de sa personnalité elle avait découvertes. Elle se met donc tardivement à écrire ce que fut la vie de cet homme pour "qu'un peu de lumière soit jetée sur un homme qui valait la peine qu'on le connaisse dans sa complexité".

A la fin de la vie de sa mère, FW lui demandera où sont passés les papiers de cigarettes qui avaient servi à transmettre les messages confectionnés par son père lorsqu'il était emprisonné en Belgique. Elle se verra répondre qu'ils avaient été jetés et que c'était son mari avant d'être son père... les grandes souffrances sont muettes. D'ailleurs, jusqu'au bout, mère et fille n'auront plus jamais pu se parler de ce père, de ce mari trop tôt disparu. Au silence que la mère a imposé succède l'incompréhension. Lorsqu'enfin arrive la dernière lettre, la mère aura ces mots terribles : "c'est trop tard" et la chape du silence se refermera une fois encore. FW est en paix avec elle-même. Les sentiments qui la dominent par rapport à son père sont la fierté et la compassion. Elle a redonné à son père sa vraie place en écrivant son histoire.

Un rude travail de deuil ou comment se libérer du passé ?

Depuis quelque temps, on utilise de plus en plus dans le langage courant un concept de psychologie, la résilience définie comme "la capacité à réussir, à vivre et à se développer positivement, de manière socialement acceptable, en dépit du stress ou d'une adversité qui comporte normalement le risque grave d'une issue négative"¹⁰. La résilience caractérise le ressort de ceux qui, ayant reçu le coup, ont pu le dépasser.

Quels chemins tous ces enfants ou jeunes adultes de l'époque ont-ils pris pour faire leur deuil et pour "réussir à vivre et à se

¹⁰ B. CYRULNIK, *op.cit.*, p. 215.

développer de manière socialement acceptable” ? A nouveau, un bel échantillonnage d’itinéraires nous ont été racontés. Certains ont fait un travail de deuil assez complet et affirment aujourd’hui être arrivés à une relative sérénité, d’autres vivent encore une souffrance apparente ou enfouie mais prête à ressurgir à la moindre allusion.

Plusieurs personnes nous ont confié leur difficulté à vivre avec un tel passé. Cette difficulté, ils l’ont ressentie plus ou moins violemment selon les périodes de leur vie. Pour plusieurs, l’expérience scolaire a été un moment difficile. Cette destinée particulière était alors lourde à porter. Restaient le silence, le repli sur soi, la tristesse. A plusieurs reprises, le manque de confiance en soi, la peur de l’abandon ont été épinglés. HV a eu beaucoup de problèmes, il se sentait tel un ‘paria’. L’adolescence a également été synonyme de période difficile. A l’heure des premières amours, l’absence prend une autre dimension. Pour certaines femmes, dans la quête de l’homme qui devait partager leur vie, c’est en réalité leur père qu’elles essayaient de retrouver. Ce père qu’elles ne re-rencontreront évidemment jamais. Dans chacune des destinées, il y a bien sûr le poids du hasard. Il est par ailleurs difficile aussi de tirer des conclusions sur base d’un échantillonnage aussi limité. Il nous semble toutefois significatif que quatre femmes interrogées soient restées célibataires. Trois d’entre elles établissent un lien direct entre cette situation et le passé. Pour FM, son père est un héros. Dès lors, l’homme qu’elle imagine ne peut être qu’un héros mais un héros à la destinée tragique : “l’homme que je devais rencontrer est mort pendant la guerre”. Comme pour sa mère qui n’a jamais vécu d’autre

histoire d’amour (“personne ne pouvait remplacer Papa”), personne n’a pu remplacer cet amour imaginaire. Hasard ou non, deux de nos témoins enfants de collaborateurs ont épousé l’un un homme, l’autre une femme qui étaient également des enfants de collaborateurs. Pour FD, ce mariage fut d’ailleurs l’occasion d’en savoir plus sur son père. En effet, son beau-père l’a bien connu et il va être le premier homme – elle a vécu dans un univers très féminin – à lui parler véritablement de son père. C’est un soulagement, parce que pour la première fois, elle peut se libérer de la chape du secret et parce qu’enfin un homme lui parle de ce père. Si, en général, le fait d’être enfant de collaborateur n’a pas trop posé de problème à l’heure du mariage, il a quand même parfois fallu compter avec une hostilité larvée, inexprimée mais néanmoins perceptible.

Un lien direct peut également être établi, même si c’est dans le sens opposé, dans l’histoire que FP nous raconte. Pour elle, l’image de son père qui séduit sa mère puis la dénonce aux Allemands est d’une telle ignominie que sa vie amoureuse en a été atteinte. “Ma relation avec les hommes est modulée par cela. Je suis culpabilisée et ma confiance est limitée dans la gent masculine. Je fais payer cher aux hommes. Tout le monde me dit que je me comporte comme un homme : je prends, je jette, je vis comme un mec”.

Chez d’autres, et là encore il est évidemment difficile de tirer des conclusions à partir d’un échantillon aussi restreint, ce qui frappe, c’est un mariage précoce, sans doute révélateur de la recherche d’un substitut paternel ou, plus simplement, d’un premier homme, ou encore de l’idée

de créer enfin cette famille ‘triangulaire’ qui n’a jamais été. FD, qui se marie à 19 ans, évoque très clairement ce besoin d’avoir une famille, elle qui n’en avait jamais eue. HD, désireux, lui, de recréer un foyer, rencontre sa future épouse à l’âge de 18 ans. En elle, c’est la figure de la mère qui transparaît. FG explique, quant à elle, son mariage précoce par le fait d’avoir dû grandir trop vite. Elle rencontre son futur époux dès l’âge de 14 ans. Pressée par la vie, elle investit dans sa relation de couple avant de le faire dans des études. C’est l’idée d’une vie de famille qui prime. Elle construit un itinéraire atypique, décidant finalement d’entamer des études universitaires à l’âge de 32 ans, après avoir eu ses enfants.

Certains ont souhaité prendre le temps de faire une thérapie. Pour d’autres, cette démarche est exclue. L’écriture, comme nous y avons fait allusion plus haut, peut être un refuge ou une catharsis : rêve d’écrire pour certains, manuscrit abouti pour d’autres. FW nous confiera d’ailleurs que depuis que l’histoire de son père est couchée sur papier, elle n’a plus “ces rêves tristes”.

Aujourd’hui encore, la confrontation peut s’avérer trop douloureuse. FD n’a jamais lu le compte rendu du procès des assassins de son père. Par contre, elle a lu ses poèmes, ses critiques d’art. Cela lui livre certes un tableau impressionniste mais qui la satisfait. FI n’a jamais lu les articles écrits par son père durant la guerre : “les archives sont là mais on ne va pas les voir”. En revanche, elle a bien accueilli une biographie qui lui a été consacrée : “elle correspondait bien à ce que l’on avait envie de lire”. Il y a sans doute là indirectement l’idée d’écarter ce qui

pourrait contrarier l’image d’un père aimant. Par contre, FP, elle, s’est laissée guider par sa soif de tout savoir, allant jusqu’à obtenir d’un ami avocat qu’il aille consulter le dossier de son père à l’Auditorat. Mais, dans son cas, il n’y a jamais eu de portrait complaisant ou compréhensif du père.

Pour certains, le deuil impossible est lié à une absence physique, au fait de n’avoir vu ni les lieux ni la dépouille. FO évoque cette nécessité d’avoir la certitude que son père est vraiment mort et se met à la recherche de compagnons de détention. Dans plusieurs cas, les dépouilles ont été rapatriées mais pas toujours immédiatement. Ce n’est par exemple qu’en mai 1949 que le corps du père de FW est rapatrié. Dans l’attente, la famille, catholique, avait d’abord fait des démarches pour que la dépouille soit transférée du cimetière calviniste où elle reposait sans croix vers un cimetière catholique local. Après le retour du corps, la mère commence une nouvelle vie et s’embarque pour le Congo. Pour elle, le deuil entrait dans une nouvelle phase. Mais ce qui avait en apparence suffi à la mère, n’a pas suffi à FW. Elle a éprouvé le besoin de se rendre sur place, 50 ans après les faits, non pas dans le cadre d’initiatives liées aux cérémonies de commémoration, mais accompagnée d’un jeune prêtre. C’est un véritable travail de mémoire, avec visite des lieux où le père a vécu, la prison où il était incarcéré, la pièce de la guillotine, le mur des exécutions. FW éprouve à son tour le besoin de marquer les lieux et y plante symboliquement une jonquille – la scène se déroule au printemps – espérant que le mur des exécutés soit un jour bordé de jonquilles. Parfois, le passé rattrape les témoins à leur insu. En voyage d’affaires,

HD, alors jeune père de famille, se retrouve à Cologne à la date du 25^e anniversaire de l'arrestation de son père. Sans l'avoir prévu, il se rend à la prison où son père a été incarcéré. Plus tard, il refera encore le voyage mais sera cette fois accompagné de sa famille. La démarche dépasse le seul hommage à son père puisqu'il dépose une rose à l'endroit où, pendant la guerre, avaient lieu les exécutions. Ce besoin de voir les lieux est essentiel. La mère de FD emmène sa fille sur la tombe de son mari décédé en Allemagne. La fillette a alors dix ans. Elle perçoit à la fois l'idée de l'importance du voyage mais sans toutefois bien réaliser qu'il s'agissait de la tombe de son père. Dix ans plus tard, elle retournera en Allemagne mais cette fois à la recherche de ses propres racines puisque c'est là qu'elle est née. C'est l'occasion d'une rencontre un peu magique avec la dame qui, vingt ans auparavant, a aidé sa mère à accoucher. C'est en 1983, soit quarante ans après les faits, que les sœurs FJ participent à un premier voyage, visitant la prison de Wolfenbüttel sans toutefois en parler vraiment à leur mère. Celle-ci décède en 1995. Depuis, les sœurs ont encore effectué deux de ces voyages, qualifiés par elles d'apaisement.

Les hommages publics que suscite le rapatriement des dépouilles ne sont pas toujours faciles à vivre par les enfants de résistants. D'abord parce que leur chagrin est intégré dans une démarche collective comme s'il leur était confisqué et puis parce qu'il replace la dimension héroïque au cœur de l'événement. FG dit à ce propos : "nous en avons marre d'être considérés comme des enfants de héros et non comme des victimes".

Comme dans tous les cas de décès, il y a des dates symboles qui sont l'occasion de pensées particulières. FI continue de songer à son père, fusillé à l'âge de 34 ans en février 1946 : "Je l'accompagne dans sa destinée. Il aurait eu 90 ans".

Ce sentiment de deuil ne s'exprime pas d'emblée et c'est souvent à l'heure de la retraite qu'il se fera plus pressant. Parmi les personnes rencontrées, plusieurs ont fait le voyage – et pour la première fois – à l'occasion des cérémonies liées au 50^e anniversaire de la libération. FG s'est rendue à Dachau en 1995 en compagnie de sa sœur. Ce voyage semble avoir eu un effet salutaire comme si, pour la première fois, les deux sœurs avaient véritablement réussi à parler de ce passé, un dialogue d'autant plus fort que leur frère s'était, lui, suicidé lorsqu'il avait atteint l'âge de son père, choisissant de commettre ce geste à la date anniversaire de son décès. Ce voyage à Dachau est aussi important parce qu'il permet une "démythologisation de ce qui s'était passé, savoir que c'était là". Le fait que cela s'insère dans une perspective internationale, l'idée d'un sort commun aux victimes, est aussi important.

Le père d'HV, collaborateur réfugié en Argentine après la guerre, est décédé dans des circonstances dramatiques puisqu'il a été assassiné ainsi que sa seconde épouse et deux frères de HV, venus le rejoindre sur place dans les années cinquante. Là aussi le besoin de voir les lieux est essentiel. En 1990, HV se rend lui-même sur place, trente-cinq ans après des faits dont il a pris connaissance par la presse. Là-bas, c'est encore la loi du silence : crime crapuleux ou crime lié au passé du père ? L'enquête ne l'établira jamais clairement.

Les traces

Etes-vous resté attaché(e) de manière très particulière à l'un ou l'autre souvenir matériel ou autre laissé par votre père ou votre mère ? Pourquoi ?

Ces questions, nous ne les avons pas posées à nos témoins (excepté un). Mais en relisant les comptes rendus des interviews, nous nous sommes néanmoins aperçues que, cinquante ans plus tard, le souvenir du ou de la défunte se raccrochait souvent à quelque chose de précis. Nous nous sommes alors demandé si l'objet ou le souvenir en question était un élément qui aidait à vivre ou si au contraire, il était source de destruction.

Ce qui marque HD, quand il se souvient de son père, c'est que ce dernier a, de manière curieuse, gardé l'âge qu'il avait en quittant son fils. Pour lui, les orphelins ont 'cette chance' de conserver en eux l'image de parents toujours jeunes. Dans ce cas, l'image laissée est celle d'un homme vu au travers des yeux d'un enfant qui n'a pas encore traversé la période de l'adolescence et tous les conflits qu'elle génère inévitablement. C'est celle vue au travers de ses yeux d'enfant qui n'est pas encore dans sa quête aiguë d'affirmation de sa propre personnalité. C'est donc une image porteuse et vitalisante issue d'une relation harmonieuse entre un fils et son père. C'est l'image du père protecteur, aimant, héros, entraîneur et éducateur à qui on a envie de ressembler. Mais à l'adolescence, à l'heure où l'on construit sa personnalité, il peut être difficile de vivre avec une telle image, trop idéale. Et on se retrouve dès lors confronté à la difficulté de dépasser cette image, un

passage indispensable pour asseoir sa propre personnalité.

Quelques témoins ont la chance d'avoir gardé ou récupéré l'échange de courrier avec leur père en prison. Il est évident que ces lettres ont une valeur sentimentale tout à fait exceptionnelle. Ce sont les derniers liens concrets, les derniers sentiments échangés. Certains ont mis des années avant d'en relire le contenu, d'autres le font régulièrement.

Et puis, il y a ces histoires particulières, ces souvenirs intimes qui nous ont parfois été confiés...

FM parle avec sa mère de l'odeur de son père : "Maman, c'est comme cela qu'il sentait papa ?". Mais les odeurs finissent par s'estomper. Restent les photos que FM regarde souvent, des photos de son père avec d'autres Juifs bessarabiens, des photos de son père avec elle. Mais les photos ne sont pas tout, il y a aussi les objets, tel cet instrument de mesure réalisé par son père ingénieur.

FD est longtemps restée en relation avec la sage-femme qui avait accouché sa mère lors de leur fuite en Allemagne. A chacun des anniversaires de la petite fille, elle se manifestait. Une année, elle lui offrit un médaillon de fleurs séchées. FD l'a longtemps porté et le considère depuis lors comme quelque chose qui la rattache à sa naissance et à ses premières semaines de vie quand son père était encore là. Cet objet recouvre pour elle toute la symbolique de sa naissance, naissance dont elle estime avoir été flouée.

Comment faire ressentir l'émotion qui gagne FW quand elle nous montre le bout de chandail ensanglanté et troué d'une balle qui lui a été rendu après l'exécution de son père ? En une fois, l'homme qui l'a

porté se matérialise et apparaît. Ce chandail, elle l'avait tricoté elle-même pour lui. Elle le garde sans doute comme une des choses les plus précieuses qu'elle ait. Ce petit bout de pull a un langage très fort qui remplace celui des mots.

Certains souvenirs par contre sont enfouis à tout jamais dans un lieu sûr. Peut-être sont-ils trop lourds à porter, peut-être leur vue raviverait-t-elle trop de douleur avouée ou bien inconsciemment mais volontairement niée ?

FT recevra, enfant, des mains de son père, une poupée de chiffons que sa mère a confectionnée pour elle dans le camp dont elle ne reviendra pas. Cette poupée fabriquée par une maman, privée très rapidement après son accouchement en prison de sa petite fille, incarne à nos yeux un amour maternel poignant et émouvant. Pourtant, cette poupée n'a pas du tout eu la destinée qu'on aurait pu imaginer. A peine reçue par la petite fille, elle est enfermée dans un coffre dont elle n'est plus jamais sortie. Les enfants de cette petite fille d'alors ne l'ont même jamais vue... Cette réaction n'est sans doute pas si étonnante... en effet, comment éprouver un sentiment pour une mère quand on n'a aucun souvenir charnel et physique conscient d'elle ? Ce souvenir inexistant a pourtant laissé des traces... la fille de FT porte le même prénom que sa grand-mère...

Il y a aussi les souvenirs qui sont entourés de tout un cérémonial. Celui-ci est censé contribuer à rendre présent le défunt à des moments importants de la vie. Dans la famille de FI, chaque enfant à la veille de sa communion solennelle se faisait lire puis recevait la dernière lettre qui lui avait été adressée par le condamné à mort. FI se

rappelle ne pas en avoir été émue outre mesure à l'époque. Plus tard, la lecture de cette lettre la fera pleurer, ce sera comme une poche de chagrin qui rejaillit. Avant de se faire fusiller, le père avait déterminé ce que chaque enfant recevrait en souvenir de lui. FI hérite du symbole même de ce qui a contribué à faire la renommée de son père puis l'a condamné, son stylo. Pour elle, c'est écrasant. Elle y voit le défi d'être aussi brillante que lui.

Tous ces souvenirs matériels et autres font partie du vécu de ces témoins. Avec les années qui passent, certains prennent une dimension différente, d'autres sont partagés ou publiés, d'autres encore sont jalousement gardés.

Face à l'engagement, des sentiments mêlés : l'amour, la honte ou l'adhésion

Pensez-vous que votre père ou votre mère ait fait le bon choix en s'engageant (et en risquant sa vie) ? Question fondamentale mais très sensible qui se devait d'être posée pour que nous puissions comprendre quelle était la relation fondamentale de nos témoins avec leur passé.

La plupart de nos témoins étaient très jeunes au moment des événements. Une bonne partie d'entre eux ne pouvaient pas comprendre à l'époque les enjeux et les choix qui en découlaient. Ce qu'ils en pensent est donc une réflexion construite *a posteriori*, nourrie entre autres de tout ce qu'ils ont entendu, que ce soit des commentaires d'apitoiement et de désapprobation de l'entourage, ou des propos marquant la reconnaissance et la fierté. Les autres, ceux qui étaient en âge de comprendre comme des adultes, qui ont parfois eux-mêmes 'joué le jeu',

ont leur propre regard sur ce qui est arrivé.

Les avis que nous avons reçus sur la question étaient tous très différents et parfois pénibles à exprimer. Quand on a un père ou une mère décédé(e) pour ‘la bonne cause’, qui a donné sa vie pour la patrie et pour la liberté de son peuple, tout le monde parle de lui ou d’elle comme d’un héros, d’une héroïne. Si cela console un bref instant l’entourage, il est clair qu’au quotidien la réalité est dure à vivre. Dominant le manque, la privation tant matérielle qu’affektive. Et puis ce père ou cette mère ne pouvait-il/elle pas se tenir coi et vivre aussi normalement que possible en attendant que la tempête passe ? Ne fallait-il pas d’abord penser à sa propre famille ? Ce sentiment difficilement avouable et généralement refoulé nous a été confié à plusieurs reprises, parfois pour la première fois mais toujours après un sentiment premier de fierté en ce qui concerne les enfants de résistants. FG nous confiera que quelques années après le décès de son père, elle lui en avait voulu, trouvant qu’il aurait mieux fait de rester à la maison. “Vers 18 ans, on analyse la situation et on se pose la question de savoir : est-ce que je comptais assez pour qu’il prenne des risques pareils ?” Mais à cette réflexion s’ajoute bien sûr la fierté vis-à-vis du père qui voit au-delà de l’immédiat. FG par exemple estime que l’engagement de son père dans la résistance n’était jamais que le prolongement de comportements antérieurs : “Il y a beaucoup de mandataires politiques dans la famille. C’est un devoir de participer à la chose publique”. Pendant la guerre, ce type de motivation pouvait conduire à la résistance. Dans le cas de son père, il aurait difficilement pu en être autrement :

“La vie de tous les jours ne lui suffisait pas. C’était un idéaliste”. FC, dont le père et la mère étaient engagés dans la résistance (le père ne reviendra pas des camps), dit ne jamais leur en avoir voulu : “J’ai respecté leur choix, ils ont été très courageux de faire cela”. FO pense la même chose : “Je n’ai pas une seconde de reproche vis-à-vis de l’engagement de mon père. C’est une fierté que la famille porte comme une valeur. C’est très aidant. Je suis opposée au sentiment de vengeance”.

FT parle de l’engagement de sa mère de manière très tranchée et univoque : “Au travers de mes lectures, je ne cherchais rien en rapport avec ma mère. C’était davantage le phénomène juif qui m’intéressait. Ma mère avait fait partie d’un service de renseignement, elle était considérée comme méchante par les Allemands. Les Juifs n’avaient rien fait, eux; cela me tracassait davantage que le problème de ma mère... Elle a fait son choix, c’est tout. Je n’ai jamais été misérable du choix qu’elle avait fait, je l’accepte. Je ne sais pas si j’aurais eu le courage de le faire”. Nous nous doutons que derrière cette réflexion, il y a beaucoup de sentiments refoulés. FT n’a pas connu sa mère et a toujours considéré sa belle-mère comme sa propre mère. Sans doute l’exemple donné par sa mère a-t-il néanmoins été déterminant dans la construction de sa personnalité.

Du côté des enfants de collaborateurs, les témoins que nous avons interrogés sont unanimes, ils condamnent l’engagement de leur père mais pas nécessairement leur père en tant qu’être. Dans certains cas, des circonstances atténuantes sont citées, le père est présenté comme ayant été abusé par les courants de l’époque. Bien

évidemment, le poids du passé est encore plus obsédant. FO, fille de résistant nous confiait : “Moi, je peux être fière de mon père. Quand on est enfant de collaborateur, on ne peut être fier”.

Peut-on dès lors aimer un être par-delà un engagement indéfendable, par-delà le rejet de la société ? Nous nous attendions toutes deux à rencontrer d’une part cette figure mythique du père qui donne sa vie pour sa famille, sa patrie et qui a su transmettre de son vivant ses valeurs suprêmes. Et d’autre part, cette image du père, coupable, traître et rejeté ou alors (mais ce ne fut pas le cas dans notre échantillon), une image de compréhension vis-à-vis de l’engagement du père dans la collaboration. Force nous fut de constater que la réalité était beaucoup plus nuancée. C’est davantage le père dans sa relation affective, dans son rôle de père qui nous a été raconté. Bien plus que le père héros, c’est le géniteur, l’éducateur qui a marqué, c’est le père aimant et humain ou le père absent, austère et lointain qui a laissé sa trace dans les mémoires ou dans l’histoire revisitée. Les enfants de collaborateurs interrogés ont davantage de mots tendres pour décrire la relation qu’ils avaient avec leur père que de mots accusateurs. Même si tous pensent que leur père s’est fourvoyé, dans un cas seulement, la punition semble ne pas avoir été vécue comme injuste. Pour tous les autres, cette dernière a été ressentie comme exagérée, inadaptée et terriblement injuste. On retrouve alors la nécessité de replacer l’engagement du père dans tout un contexte. FI parle de son père en ces termes : “Il nous aimait beaucoup. C’était un idéaliste. Il n’aurait pas dû mourir, il a fait une bêtise, c’est un peu de sa faute... Il s’est complètement trompé. Mais je crois fort à l’action du milieu,

du courant de pensée qui se développe”. FD n’est “pas d’accord avec ceux qui disent que ceux qui faisaient de la collaboration savaient ce qu’ils faisaient... ils ne savaient pas qu’ils étaient manipulés”.

Comment peut-on faire connaître un père qu’on a aimé ou qu’on aurait souhaité aimer si on l’avait côtoyé et ce, malgré l’opprobre général à son égard ? Une des solutions ne résiderait-elle pas dans la présentation des côtés légers, excentriques ou quelque peu immatures de la personne en question ?

FI nous dit que sa mère parlait de son mari avec tendresse en l’appelant “ce grand fou”.

L’image que FD a de son père lui a été forgée par ses amis de l’époque : “c’était quelqu’un qui avait un sens de l’humour extraordinaire, il faisait des discours pour amuser, des grosses blagues d’étudiant... c’était quelqu’un de très très drôle, qui avait beaucoup de facettes. Les gens qui ont connu mon père le présentent comme très engagé à gauche”.

HV ne semble à aucun instant en vouloir à son père : “Je ne juge pas en termes de culpabilité”.

On a plutôt l’impression que les enfants cherchent à voir dans leur père les facettes humaines, affectives, à le comprendre sans pour autant justifier les actes commis. Pour FP cependant, c’est avant tout le poids de la culpabilisation qui émerge même si, comme nous l’avons vu, celle-ci va nourrir un engagement positif. Mais la culpabilisation se glisse parfois aussi là où on ne l’attend pas, comme lorsqu’on se sent coupable de n’avoir pas été à la hauteur de l’engagement des parents.

FM nous dit sa difficulté d'avoir eu des parents qui étaient des héros et sa conviction qu'elle n'aurait jamais pu avoir ce comportement "exemplaire". D'avoir vécu son enfance comme traumatisante, elle conclut aujourd'hui que sa mère n'a pas su lui transmettre cette confiance qui avait cimenté leur engagement à elle et à son père pendant la guerre. Ce manque de confiance, ce désarroi, s'est peu à peu transformé en un sentiment de culpabilité dont elle tentera en partie de s'extirper en s'investissant dans une exposition historique consacrée, précisément, à l'occupation.

Des valeurs en héritage et une vie engagée

Quelles ont été les valeurs qui ont guidé votre vie et qu'à votre tour, vous voudriez transmettre ?

Il n'y a pas une valeur spécifique qui soit citée systématiquement par les enfants de collaborateurs ou de résistants. Chacun d'entre eux est le produit de son éducation, de son environnement. Néanmoins certaines constantes reviennent, telles bien sûr la lutte pour la démocratie, l'honnêteté, la droiture et le patriotisme. Les enfants de résistants ont été nourris de ce patriotisme dont les origines remontent pour une bonne part à la Première Guerre mondiale. Au-delà du patriotisme, FO nous dit : "Une valeur certaine, c'est l'attachement au pays de mes racines. Je me sens très citoyenne du monde, européenne. Il n'y a pas de racisme en moi, les races différentes m'attirent beaucoup. Je n'ai pas le culte de la nation, mais davantage le culte de la liberté, du droit de parole, cela m'a été légué par mon père". Le culte du patriotisme transparait aussi

chez FT pour qui le combat passe désormais par une résistance contre la scission de la Belgique. Démarche moins tranchée sans doute chez HK mais tout aussi présente : s'agissant de la Belgique, il nous dit "pourquoi vouloir tout détruire, se séparer ? Nous étions tout de même libres en Belgique".

Les valeurs d'indépendance, d'adaptation et d'autonomie apparaissent aussi comme primordiales. Le fait d'avoir dû vivre dans des conditions difficiles, d'avoir parfois dû quitter son environnement et d'avoir vécu l'absence prématurée d'un ou des deux parents sont autant d'expériences marquantes qui conduisent à se débrouiller et à s'émanciper parfois de manière précoce. FM raconte que sa mère lui a appris à vivre seule. Mais les témoignages dégagent aussi une impression de fragilité, de tristesse. On sent que bien des enfances de témoins en ont été baignées et combien ces traumatismes d'alors ont transformé leur vie. FD nous confie combien elle était mal dans sa peau, combien le poids d'un élément particulier – "ce n'est pas habituel que l'on soit née en Allemagne" – peut peser lourd à cette période de l'enfance où l'on a surtout envie d'être comme tout le monde.

La tolérance et la justice sont les premières valeurs défendues par les enfants de collaborateurs. Le courage est mis en avant chez certains, un antimilitarisme prononcé ou encore le rejet absolu des horreurs de toute guerre chez d'autres. Pour plusieurs aussi, la foi et les valeurs chrétiennes ont permis de donner un sens à ce qui arrivait. FO dit d'ailleurs à ce propos que sa "foi avait été importante pour surmonter les événements".

Pour tous, il est certain que cette période a exacerbé les valeurs et les sentiments par rapport à celles-ci.

Le point commun indéniable de tous ces enfants ou jeunes adultes de l'époque est d'avoir eu pour parent, une personne qui s'est engagée et qui l'a payé de sa vie. Ces enfants en question allaient-ils à leur tour s'engager malgré le souvenir de l'engagement parental pris à leurs dépens ?

Plusieurs des personnes rencontrées ont éprouvé le besoin de s'engager à leur tour. Pour elles comme pour leur entourage, l'engagement de leur père ou de leur mère est perçu comme légitime et comme source de fierté. Rien d'étonnant dès lors que certaines de ces personnes se retrouvent dans des professions à caractère social ou aient des activités caractérisées par le don de soi. FO considère l'engagement de son père "comme une valeur d'exemple". Elle-même choisira, après des études de sciences politiques et sociales à l'UCL, de travailler à l'aide sociale et à la protection judiciaire de la jeunesse, s'occupant plus particulièrement de jeunes délinquants. Sa vie professionnelle terminée, son engagement demeure présent et prend la forme d'une lutte contre la peine de mort et la torture via des associations catholiques.

FD devient psychothérapeute sur le tard : "ce n'est pas n'importe quel choix". Pour elle, son écoute empathique des souffrances des autres est facilitée par ce qu'elle a elle-même vécu dans sa vie. FW a elle aussi, dans un premier temps, commencé des études de psychologie, principalement par intérêt pour la psychanalyse. Déçue par le contenu de ces études, elle devient professeur de français, histoire et géogra-

phie. Deux de nos témoins ont fait des études d'histoire, un choix qui, de toute évidence, n'est pas étranger à leur destin singulier. Là aussi, dans un des cas, il y a eu hésitation, histoire ou droit, une hésitation également liée à ce destin particulier. Le droit était en effet envisagé comme un moyen d'aider juridiquement des familles de collaborateurs à recouvrer leurs droits et leurs biens.

HV s'est lui aussi engagé, mais sur un tout autre terrain. Sa cause, il l'a directement puisée dans son passé. Il y a quelque chose de provoquant dans sa démarche. Il veut bousculer les consciences, son environnement. Il s'agit pour lui d'ouvrir les yeux du mouvement flamand à la réalité de son passé, non pas pour le stigmatiser mais pour le secouer, lui qui depuis toujours porte en lui le poids d'une partie de ce passé.

FP a un tempérament de militante. Pour elle, il est important de compenser ce que son père a fait de mal. Elle estime avoir de la chance de se battre professionnellement. Militante et étudiante communiste dans sa jeunesse, elle adore se battre pour des causes progressistes, c'est son adrénaline.

FG entame des études de sciences politiques et sociales sur le tard, elle a besoin de comprendre comment fonctionne la société pour savoir comment la changer. On est en mai 68, et l'espoir d'un changement est bien présent. Elle se lance par après comme responsable d'une revue familiale, milite dans les mouvements féministes, et est très active dans les plannings familiaux.

FT effectue des études d'anesthésiste, et HB travaille notamment pour le compte de *Kind en Gezin*.

Les autres personnes interrogées estiment ne pas avoir pris d'engagement spécial et parfois le regrettent. C'est le cas de FI qui nous confie : "J'aurais dû être dans *Amnesty International*... Je me protège, c'est un regret".

C'est chez FM que la difficulté de vivre avec un tel passé nous semble la plus difficile à surmonter. Elle seule a évoqué la complexité d'avoir des parents héros. L'engagement exceptionnel des deux parents est perçu ici de façon traumatisante : "moi, je n'y arriverai jamais. Mes parents ont choisi leur destin, moi je n'ai pas choisi". Pourtant, il ne s'agit en rien d'une volonté de refoulement mais plutôt d'une certaine culpabilité par rapport à une vie moins engagée. On sent combien FM est fière de l'engagement de ses parents ("moi, je voudrais que l'on parle constamment de mes parents"). En tant qu'historienne, son analyse va d'ailleurs plus loin puisqu'elle met en exergue un phénomène plus général : l'occultation de la résistance au bénéfice de victimes de l'occupation; l'action, l'engagement discrédités au bénéfice de ceux qui n'ont pas choisi.

Nous retrouvons dans ces différentes options de vie ce que Cyrulnik range dans les mécanismes de défense des blessés, qui veulent s'adapter à leurs blessures : le militantisme, l'altruisme, (la rêverie) ¹¹.

Aujourd'hui : quel regard vis-à-vis de l'Allemagne ? Quel regard vis-à-vis des séquelles de la guerre en Belgique ?

Difficile ne pas évoquer avec nos témoins leur regard sur l'actualité. Comment réagissent-ils aujourd'hui lorsque l'on aborde le poids toujours présent de la guerre sur le plan national d'une part et leur rapport à l'Allemagne d'autre part ? Certes, ces deux dimensions ne sont pas nécessairement liées mais les témoins passent de l'une à l'autre, de la Belgique à l'Allemagne, des collaborateurs aux nazis, un glissement sans doute induit par la récente actualité et par les éléments que nous avons fournis pour expliquer le pourquoi de notre démarche. Peut-on parler d'un regard particulier, de haine, de vengeance ou plutôt d'apaisement ? Force est de constater que les réactions sont plutôt contrastées et nuancées. Certains témoins veulent prendre du recul, analyser les choses plus à froid... pour d'autres, la blessure laissée est encore très ouverte, très sensible...

Plutôt que de tenter d'analyser, de décoder les propos, nous avons préféré laisser la parole à ceux que nous avons rencontrés...

FG : "J'ai lu beaucoup de témoignages de résistants allemands. L'Allemagne m'est proche, c'est là que mon père est enterré. J'ai, en effet, un grand besoin

¹¹ B. CYRULNIK, *op.cit.*, p. 179.

de communiquer avec eux pour les voir autrement qu'en tant que bourreaux. Mon pardon par rapport à ce qui s'est passé n'est pas total. Le cas des Belges qui se sont mis du côté de l'occupant est plus grave... Mais je peux comprendre qu'un jeune pris d'un coup de folie parte sur le front de l'Est. Mais quoi qu'il arrive, les enfants ne sont pas coupables des fautes de leurs parents”.

FC : “Devant un Allemand de mon âge, je me dirais peut-être ‘tu es le fils de celui qui a fait mourir papa’”.

FW : “Ceux qui ont dénoncé ne méritent pas l'amnistie. Je suis contre l'hypocrisie, ils doivent payer. Le monde a été bouleversé par la guerre, mais pas que négativement. Cela a permis à beaucoup de sortir de leur milieu, de se rendre compte qu'ils ne détenaient pas nécessairement La Vérité”.

FO : “Les collaborateurs ont fait une erreur de jugement et doivent l'assumer. En ce qui concerne ceux qui ont dénoncé et qui sont responsables de mort d'homme(s), justice doit être rendue, mais de manière non expéditive. Je ne peux pas admettre qu'on en fasse des victimes du régime. Les résistants eux aussi ont pris position”.

FD : “Je comprends les gens qui ne veulent pas amnistier. Il faudrait nuancer, au cas par cas, idéalement. Il y a de grossières injustices. Mon père a payé de sa vie alors que des gens ont commis des crimes de guerre et s'en sont sortis...”.

FJ : “Les Allemands d'aujourd'hui ne sont pas les Allemands d'hier, ils ne savent rien... Notre père a lutté contre les idées fascistes, nous, ses enfants, ne

votons pas pour le *Vlaams Blok*, mais il faut être contrasté, ce n'est pas si simple... il ne faut pas tout condamner en bloc”.

HK : “L'histoire des enfants de collaborateurs est lourde à porter. Beaucoup se sont engagés sans savoir, ont été abusés de bonne foi par la lutte contre le communisme. C'est pénible pour les enfants mais l'inverse est vrai également. Les collaborateurs n'avaient aucune pitié avec nous”.

FT : “Il faut regarder vers l'avenir, le passé est une chose qui se digère. Par rapport à l'Allemagne, je ne ressens rien de spécial. Je n'ai jamais entendu de la bouche de mon père un mot amer. Je n'ai jamais rien eu contre les Allemands. Quand on se promène en Allemagne, on se dit qu'il suffirait d'une étincelle pour que tout soit reparti. Mais ce n'est qu'une impression, je n'ai jamais eu d'amertume vis-à-vis d'eux... Je crois que dans le cas de la collaboration, certains l'ont fait avec le même esprit que les résistants. Ils ont choisi leur camp au bout d'un raisonnement, on ne peut pas leur en vouloir. A Anvers pendant la guerre, quand un Flamand aide les policiers allemands à arrêter les Juifs, ce n'est pas de la collaboration, c'est du racisme. Ils ne savaient pas que les gens allaient être en camp. Il faut vraiment scinder les deux problèmes. Le racisme est un chancre. La peur peut vraiment vous faire faire n'importe quoi. Ce que je trouve aussi scandaleux, c'est d'aller embêter ces gars [ndlr = collaborateurs] de 80 ans, qu'on les laisse mourir en paix ! Je ne suis pas pour l'amnistie en tant que telle, je suis plus pour un flou artistique, qu'on les laisse mourir en paix ! Le néonazisme par contre est intolérable”.

Les propos rassemblés ici sont des plus variés. Certes, il y a un lien physique avec le passé. On le retrouve en filigrane des réactions. Ce lien est révélateur des difficultés que connaissent ces enfants devenus adultes dès qu'il s'agit de se positionner

sur un plan général par rapport à cette période particulière pour eux. On sent que certains ont longuement réfléchi à la question, qu'ils l'ont à maintes reprises affinée et que leur rapport au passé vu à travers la loupe de l'actualité ne sera jamais détaché.

Conclusions : Victime ou coupable ? Ou comment vivre en 2002 dans le souvenir ?

Arrivées au terme de ce dossier, de ce kaléidoscope (“succession rapide et changeante d'impressions, de sensations, d'activités”) de portraits, un tout premier constat évident s'impose : la multiplicité de situations vécues, d'expériences en tous genres, ne laisse pas de place au réductionnisme. Chaque histoire est riche de ses particularités. Or, les instantanés proposés n'en reflètent qu'une infime quantité. Il aurait fallu passer davantage de temps auprès de nos témoins, les rencontrer à plusieurs reprises et sans aucun doute faire appel à des spécialistes de disciplines auxiliaires pour donner un regard croisé, beaucoup plus complet sur tous ces parcours de vie. L'idée n'était pas là. Ce que nous avons voulu réaliser avec l'aide de nos témoins, c'est apporter quelques éléments de réponse à la question de savoir comment vivent en 2002, des enfants de collaborateurs ou de résistants décédés des suites de leur engagement. Se positionnent-ils comme victimes, comme coupables ‘en héritage’ ou sont-ils sur le chemin de la résilience ? Certes, les phénomènes de résistance et de collaboration ne sont pas assimilables, loin de nous d'ailleurs l'idée d'un amalgame simpliste. Néanmoins, ce qui est frappant, c'est la perception de l'ensemble des personnes rencontrées, d'avoir été des victimes. Certains envisagent cette situation sans regret, considérant avec fierté l'engagement des parents, mais il n'empêche qu'une part d'eux-mêmes a toujours porté une souffrance particulière. Pour tous, l'absence a été lourde de signification. Mais aucun des témoins ne s'est servi de cette situation comme d'un tremplin, en essayant d'utiliser le capital symbolique dont ils auraient pu se prévaloir dans certains milieux.

Sauf dans deux cas, nous n'avons pas trouvé de traces de sentiment de culpabilité chez nos témoins. Cela signifie aussi, pour les enfants de collaborateurs rencontrés, la capacité à dépasser ce passé. Mais là encore, notre échantillon est probablement trop restreint pour prétendre à l'exemplarité. Cette absence relative de culpabilité est peut-être aussi liée à l'âge des témoins au moment de la guerre. Il est clair que des enfants plus âgés, y compris dans les familles rencontrées, peuvent avoir un regard différent : s'agissant d'aînés, ils peuvent avoir intégré en eux la culpabilité dont les plus jeunes ont peut-être plus aisément pu se détacher. La culpabilité ne s'exprime pas toujours avec la même intensité à chaque instant de la vie. Certains témoins ont eux-même mené des combats qui leur ont permis de dépasser, de transcender leur culpabilité éventuelle. Le fait d'être un fils ou une fille modifie aussi ce rapport. Un fils sera plus aisément identifié à son père qu'une fille, à laquelle on associe plutôt d'autres valeurs. Devenues adultes, les filles se marient, changent de nom – leur référent masculin n'est dès lors plus le père – et échappent ainsi, du moins en termes d'identité, une fois encore à ce passé.

Une majorité de ceux que nous avons interviewés sont des personnes qui estiment avoir ‘réussi leur vie’ et ce malgré la terrible épreuve traversée. Mais dans le cas inverse, elles n’auraient sans doute pas accepté de nous rencontrer. Toutes n’ont d’ailleurs pas réussi à construire leur bonheur. Néanmoins, elles nous ont dit que dans leur entourage proche, certains n’étaient pas encore parvenus à faire leur deuil, peut-être faut-il y voir aussi un aveu détourné.

On sait que l’intériorisation trop grande de certains événements et l’impossibilité de communiquer à leur sujet peuvent être source de bien des traumatismes. Comme l’a écrit Bruno Bettelheim : “ce dont on ne peut parler, c’est aussi ce qu’on ne peut apaiser”¹². Il est frappant de constater que sur le plan professionnel, certains de nos témoins n’ont jamais osé/pu dire qu’ils/elles étaient des enfants de collaborateurs. Un silence pas toujours facile à camoufler en restant dans le vague. Mais le silence n’est pas l’apanage des enfants de collaborateurs. Le silence, fruit du chagrin du parent survivant et de son impossibilité à communiquer avec son/ses enfants, a lourdement pesé dans certaines destinées. Indépendamment de la fierté de cet engagement, le fait d’avoir un père ou une mère mort(e) en héros n’a pas été un cadeau de vie mais plutôt un destin trop lourd à porter.

Et puis, comme le dit Cyrulnik : “ceux qui échouent dans leur processus de devenir adultes, ne sont pas ceux qui ont été le plus agressés, mais bien ceux qui, trop isolés, ont été le moins soutenus... On peut s’en sortir et l’avenir est moins sombre, quand on dispose autour de l’enfant quelques tuteurs de développement”¹³. Le ‘tuteur de développement’ pour les plus jeunes d’entre les témoins a souvent été un grand-parent ou le parent restant qui a su montrer de l’empathie et encourager l’enfant à rebondir sur l’événement. Pour les autres, plus âgés au moment des faits, un substitut de père a parfois été recherché avec ou sans succès dans la quête de l’âme sœur. Pour plusieurs de nos témoins, la religion a joué un rôle important de soutien et de donneuse de sens à l’événement, pour d’autres au contraire, la mort de l’être cher a constitué une rupture définitive avec celle-ci.

Chacune des personnes interviewées a, bien sûr, suivi son propre chemin, a eu l’occasion de s’épanouir dans divers lieux (pour les unes, les mouvements de jeunesse, pour d’autres le milieu professionnel, pour d’autres encore, la famille). Mais il reste certain que, pour tous, cette blessure vieille de cinquante à soixante ans ne se cicatrisesa jamais complètement.

Isabelle Ponteville & Chantal Kesteloot

Ce dossier n'est pas une fin en soi. Si vous souhaitez nous confier votre témoignage, sous quelque forme que ce soit, n'hésitez pas à nous contacter.

¹² B. BETTELHEIM, “Postface”, in Cl. VEGH, *op.cit.*, p. 179.

¹³ B. CYRULNIK, *op.cit.*, p. 17.